JUILLET 1950

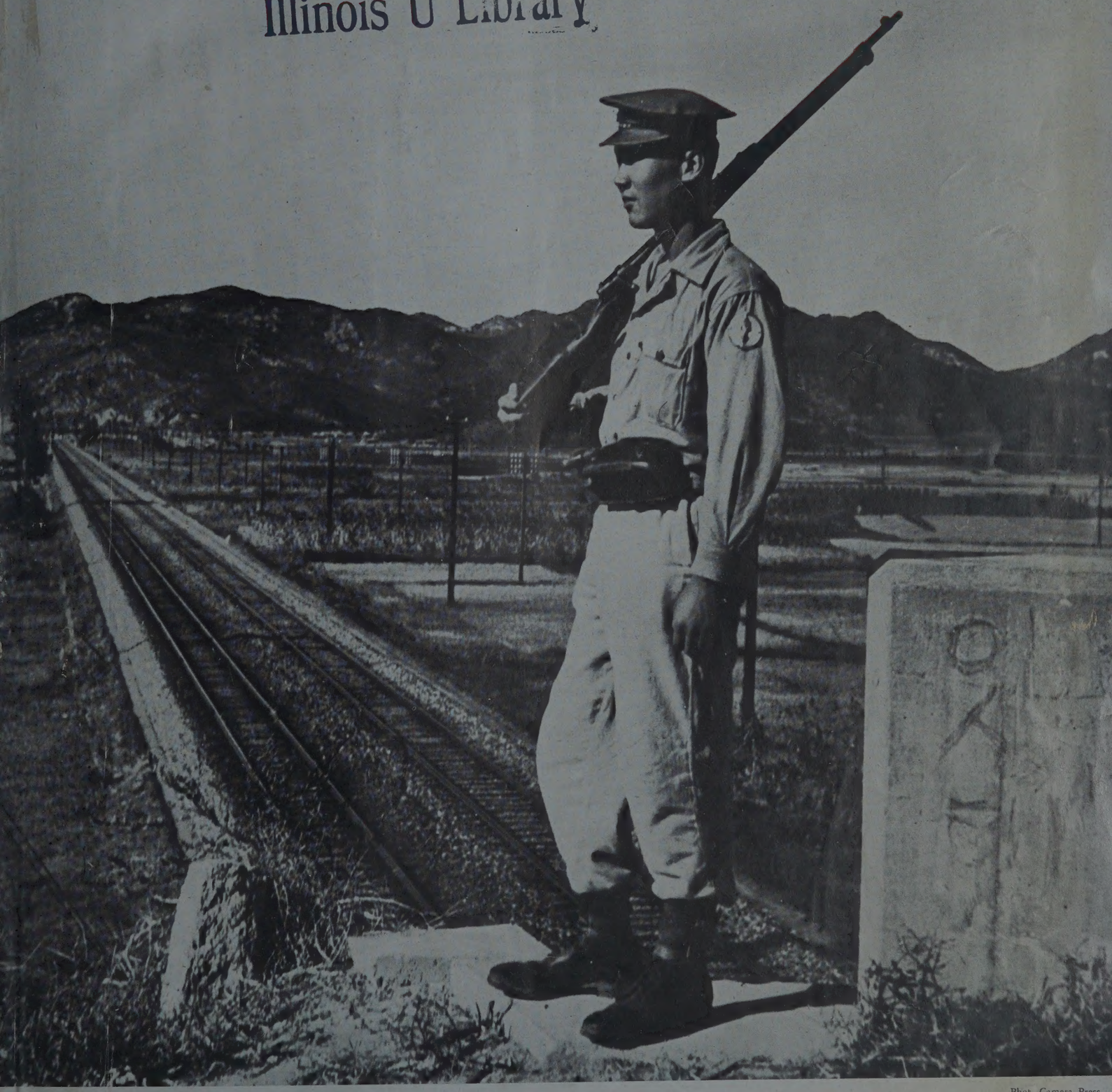
N° 246 - 100 FRANCS

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

LA GRANDE REVUE UNIVERSELLE

Illinois U Library



Phot. Camera Press.

TOURMENTE AU PAYS DU « MATIN CALME »

Alors que s'ouvrait en France une crise politique provoquée par la chute du cabinet Bidault, auquel la confiance était refusée par 352 voix contre 230, une nouvelle mettait le monde en émoi : franchissant le 38e parallèle, les communistes coréens du Nord attaquaient massivement la Corée du Sud en direction de Séoul, sa capitale. Leur offensive s'est poursuivie en dépit du « Cessez le feu » ordonné par le Conseil de Sécurité de l'O. N. U.

U OF I LIBRARY

Comité de Direction :
Président : Vincent Delpuech.
Directeur : G. Cahen-Salvador.
Administrateur : S.-M. Quilici.

FRANCE-ILLUSTRATION

MONDE ILLUSTRÉ
13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire.
Georges Oudard
Fondateur.

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

TARIFS D'ABONNEMENT

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégraphique : ÉDIFRANCILUS

L'ABONNEMENT N° 1 DONNE DROIT AUX 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS.

L'ABONNEMENT N° 2 EST FORMÉ DES 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS ET DES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

L'ABONNEMENT N° 3 SE COMPOSE DES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES TROIS NUMÉROS SPÉCIAUX.

L'ABONNEMENT N° 4 COMPREND LES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES 3 NUMÉROS SPÉCIAUX, ET LES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

LE SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE ET THÉATRAL, RÉSERVÉ AUX SEULS ABONNÉS, PARAIT AVEC LE 2e ET LE 4e NUMÉRO DE CHAQUE MOIS.

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

		ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
	6 mois...	1.950	2.450	2.550	3.050
	Un an...	3.900	4.900	5.100	6.100

ÉTRANGER

		ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
ANGLETERRE. (livres)	6 mois...	2-15-0	3-10-0	3-15-0	4-5-0
	Un an...	5-10-0	7-0-0	7-10-0	8-10-0
BELGIQUE (francs) LUXEMBOURG (belges)	6 mois...	350	146,50	453,75	550
	Un an...	700	893	907,50	1.100
ÉTATS-UNIS. (dollars U. S. A.)	6 mois...	7	9	9.15	11
	Un an...	14	18	18.25	22
CANADA. (dollars canadiens)	6 mois...	7,58	9,92	10.08	12,23
	Un an...	15,15	19.84	20.15	24,45
PORTUGAL. (escudos)	6 mois...	202,75	258.50	262.75	318,50
	Un an...	405.50	517	525.50	637
SUISSE. (francs suisses)	6 mois...	30	38.25	39	47,25
	Un an...	60	76,50	78	94,50

AUTRES PAYS : Abonnements payables, soit en dollars, livres, escudos, francs suisses, soit en monnaie du pays, soit en francs français.

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
6 mois...	2.450	3.125	3.175	3.850
Un an...	4.900	6.250	6.350	7.700

Les tarifs d'abonnement ci-dessus payables en monnaies étrangères ont été établis en fonction des récents alignements monétaires.

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

TABLE DES MATIÈRES. Chaque semestre : 50 fr. — Frais d'envoi : 3 fr. 50 par fascicule.

LA SUISSE
PARADIS DES VACANCES

La carte d'identité ou le passeport - sans visa - même périmé suffit.

Chaque voyageur a droit à 600 fr. suisses plus 25.000 fr. Français.

Hôtels confortables à partir de 9.000 fr. français par semaine tout compris.

Renseignements
Agences de Voyages et
OFFICE NATIONAL SUISSE DU TOURISME
37, BD DES CAPUCINES
PARIS-2e

PAYSAGES D'UNE VARIÉTÉ INCOMPARABLE - ORGANISATION TOURISTIQUE IMPECCABLE - CHEMINS DE FER ÉLECTRIFIÉS - SUPERBES ROUTES ALPESTRES - CARREFOUR DES GRANDES LIGNES AÉRIENNES - EXCELLENTS HÔTELS POUR TOUTES LES BOURSES - BILLETS ET ABONNEMENTS DE VACANCES A PRIX RÉDUITS.

LA SEMAINE CAMIQUE, par CAMI.

LA-HAUT

1er ÉLU. — Votre veuve se remarie et vous avez l'air tout joyeux !

2e ÉLU. — Oui. A présent je suis tranquille. C'est avec l'autre qu'elle passera son éternité !

L'INUTILE GRÈVE

LE SOLEIL. — Tu devrais te mettre en grève, toi aussi, pour donner une leçon aux terriens !

LA TERRE. — Oui, mais, hélas ! je ne peux faire que la « grève tournante » !

LANGAGE DES FLEURS

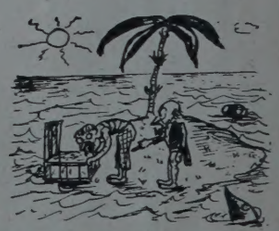
LE POÈTE. — Merci, mignonne marguerite ! En t'effeuillant j'ai appris que mon idole m'aimait à la folie !

LA MARGUERITE, *à part*. — Bourreau ! Je te souhaite d'être crocus !

UTILISATION DES COMPÉTENCES

— T'as l'filon ! On t'a versé dans la musique !

— Oui. Sous prétexte que j'étais caissier dans le civil, ils me font tenir la « caisse » !

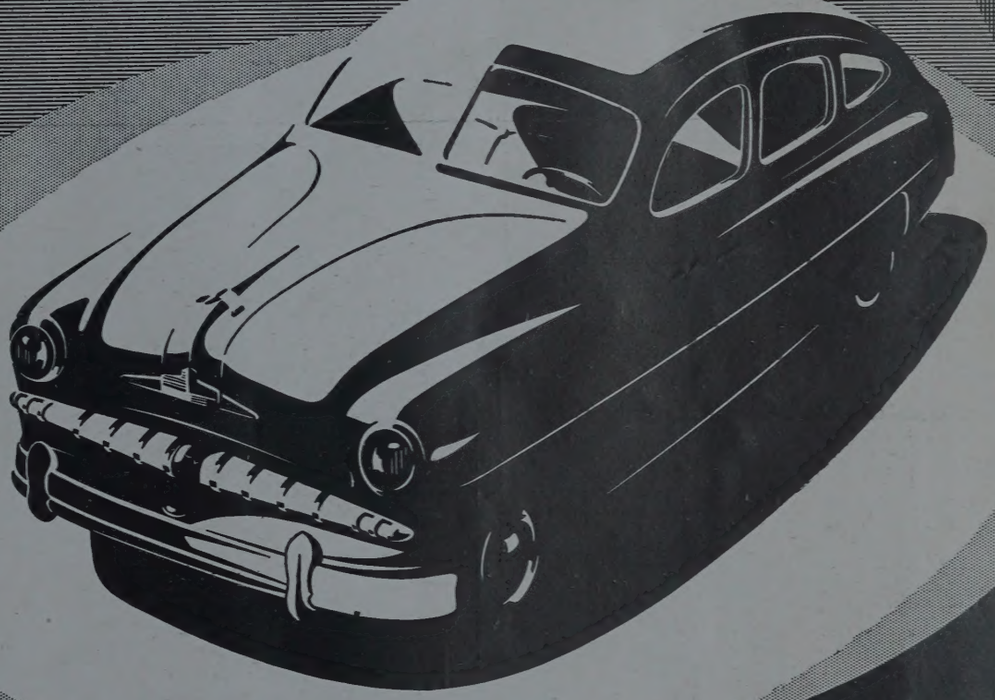


L'ÉPAVE

1er NAUFRAGÉ AFFAMÉ. — Sauvés ! Il doit y avoir des vivres dans cette épave ?

2e NAUFRAGÉ AFFAMÉ. — Non. C'est une caisse de « cure-dents » !

silencieuse
rapide
sûre
économique
confortable
maniable
élégante



TROY

VEDETTE 50

la voiture qui mérite son nom

FORD S.A.F POISSY

F 115 B

44888
44988

LA SUISSE pour moi c'est...

L'Oberland Bernois

Wengen

LA STATION DE MONTAGNE IDÉALE ! 1.300 m. d'altitude.

à 15 minutes de Lauterbrunnen (route d'auto, garages) en chemin de fer de montagne. **30 hôtels confortables.** Piscine moderne. Tennis (tournois internationaux). Belles promenades et excursions. Chemins de fer de montagne avec abonnements de vacances. Sports et divertissements

Rens. et prospectus : Bureau de renseignements, Wengen. Tél. (036) 3 44 41

Adelboden

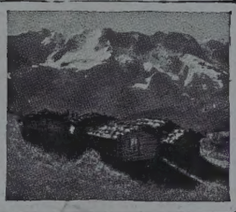
1.400 mètres.

POUR LES VACANCES D'ÉTÉ

15 HOTELS — PISCINE — TENNIS.
EXCELLENTE ROUTE D'AUTOMOBILE.

Informations : Bureau de renseignements Adelboden.

Mürren



1.650 mètres.

CHEZ NOUS, LES VACANCES COMPTENT DOUBLE !

REPOS, TRANQUILLITÉ — PROMENADES, ALPINISME TENNIS, DIVERTISSEMENTS.

Prix forfaitaire par semaine : Fr. 95.— à Fr. 140.—

Renseignements et prospectus : Kurverein Mürren et agences de voyages.

Kandersteg

1.200 m. d'altitude.

est situé à la ligne internationale Berne-Lötschberg-Simplon. Route moderne pour automobilistes. Station idéale de vacances. Orchestre. Tennis, Piscine alpestre. Promenades superbes, excursions en haute montagne.

Renseignements : Bureau de renseignements Kandersteg.

Lac de Thoune

SUISSE

Riviera de l'Oberland bernois

LES HOTELS RECOMMANDÉS A PRIX FAVORABLES

	Pens. p. jour à partir de fr. s.
THOUNE	
Hôtel Bären	11 »
Hôtel Beaurivage	14 50
Hôtel Bellevue	15 50
Hôtel Freienhof	14 50
Thunerstube	»
HILTERFINGEN	
Hôtel Bellevue au Lac	16 50
Hôtel des Alpes	10 50
Hôtel Marbach	15 »
Hôtel Schönau	13 50
Hôtel-Pension Schönbühl	10 50
OBERHOFEN	
Hôtel Bären	12 »
Hôtel Elisabeth	10 50
Hôtel Kreuz	12 »
Hôtel-Pension Ländte	10 50
Hôtel Moy	14 »
Hôtel-Pension Zaugg	11 50
GUNTEN	
Hôtel Bellevue	12 »
Hôtel du Lac	14 50
Hôtel Eden et Elisabeth	12 »
Hôtel-Pension Guntenmatt	10 50
Hôtel Hirschen am See	15 50
Kurhaus et Park-Hôtel	17 50

	Pens. p. jour à partir de fr. s.
SIGRISWIL	
Hôtel-Pension Alpenruhe	10 50
Hôtel Kurhaus Bären	12 »
Erholungsheim Niesenblick	11 »
Pension Ruch	12 »
Pension Chalet Stettler	11 »
MERLIGEN	
Hôtel Beatus	13 »
Hôtel des Alpes	12 »
NEUHAUS	
Strandhôtel Neuhaus	15 50
SPIEZ	
Hôtel Bellevue	11 »
Strand-Hôtel Belvédère	14 »
Hôtel des Alpes	13 »
Hôtel du Lac-Strandbad	11 50
Edenhôtel-Kurhaus	15 »
Hôtel-Pension Erika	12 50
Hôtel-Pension Krone	11 50
Hôtel-Pension Lötschberg	10 50
Hôtel Spiezerhof am See	17 »
Hôtel Bahnhof-Terminus	13 50
FAULENSEE	
Hôtel Seeblick	11 50
Hôtel-Pension Seerose	11 50
Hôtel Sternen	11 50
Hôtel Strandweg	11 50

Renseignements par tous les bureaux de voyages et l'Office du tourisme du lac de Thoune, à Thoune (Suisse).

Au cœur des Alpes Suisses

LE VALAIS

PAYS DES VACANCES

vous offre toute une gerbe de stations de grand renom et supérieurement équipées

Tous renseignements par l'Office National Suisse du Tourisme, Paris, 37 Bd des Capucines, ou Nice, 22 Bd Victor Hugo, par les agences de voyage ou directement par l'Union Valaisanne du Tourisme, à Sion (Suisse)

CHAMPÉRY 1.055 m.

Pittoresque village valaisan dans un décor captivant, centre d'excursions et de sports d'été et d'hiver. Téléférique Champéry-Planachaux 1.055-1.800 m. ; piscine, plage, 10 tennis, pêche, alpinisme. 27 hôtels et pensions. Pensionnats. Route et chemin de fer Aigle-Monthey - Champéry. Prosp. : bureau de renseignem., Champéry.

FINHAUT 1.237 m.

Centre d'excursions et d'ascensions dans l'incomparable vallée du Trient, à 20 kilomètres de Chamonix. Funiculaire de Barberine, lac artificiel, pêche. La chaîne du Mont-Blanc vue de Suisse. Hôtels et pensions à prix modérés. Prosp. : bureau de renseignem.

MARTIGNY

Centre gastronomique et de tourisme international sur la ligne Paris - Lausanne - Martigny - Simplon-Milan ; Martigny - Gd - Saint-Bernard-Aoste-Turin ; Martigny - Chatelard - Chamonix. Hôtels réputés : Kluser, Gd-Saint-Bernard, Terminus, Suisse, Simplon.

ÉVOLÈNE 1.400 m.

La belle station du val d'Herens, près des glaciers et des hautes cimes. Belles forêts de mélèzes ; flore alpine ; villages pittoresques ; costumes attrayants ; hôtels avec tout confort : Dent-Blanche, 70 lits ; Hermitage, 70 lits, 1er ordre ; Grand-Hôtel, 70 lits ; Eden, 30 lits.

MONTANA-VERMALA

La terrasse ensoleillée de la Suisse à 1.500 m., au cœur du Valais. Plage naturelle. Hôtels et pensions de tous rangs. Renseignements et prospectus. Tél. (027) 5. 21.79.

ZERMATT 1.620 m.

Un centre de prédilection au pied du Cervin, point d'attraction majeur du Valais et l'endroit rêvé des vacances heureuses, au cœur des plus hautes Alpes suisses. 40 hôtels et pensions totalisant 2.200 lits. Chemin de fer du Gornergrat à 3.089 m. ; télésiège du Blauherd à 2.280 m.

SAAS-FEE 1.800 m.

Séjour idéal qui laissera à chacun une impression durable. Joie et repos au pied des glaciers et des « 4.000 ». Hôtels et pensions confortables à prix modérés. Région d'ascensions grandioses. Nombreuses promenades. En 1951, la route sera ouverte aux automobilistes jusqu'aux portes du village.

Pour vous rendre dans le Valais, passez par

BERNE

et par la belle ligne panoramique du

LÖTSCHBERG

Prospectus par les agences de voyages.

6me ANNÉE — NUMÉRO 246

1er JUILLET 1950

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

Phot. A. P.

ÉQUITATION A L'AMÉRICAINE

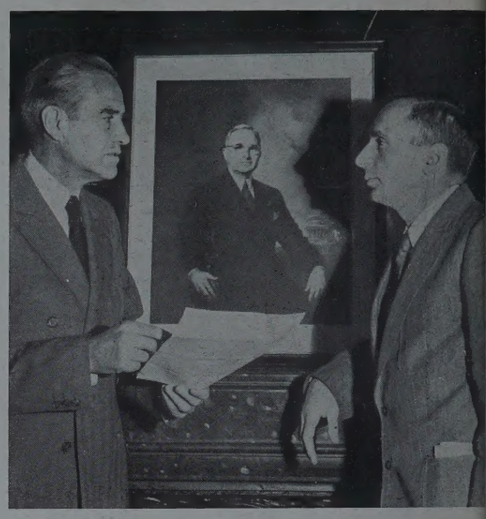
L'écran a popularisé les rodéos, ces jeux du Far-West au cours desquels d'acrobatiques cow-boys tentent de maîtriser des chevaux sauvages. Celui-ci, baptisé Snake (serpent) et réputé indomptable, cherche par des ruades furieuses à désarçonner Dick Fairfield, un as de la spécialité.

ACTUALITÉS MONDIALES DE

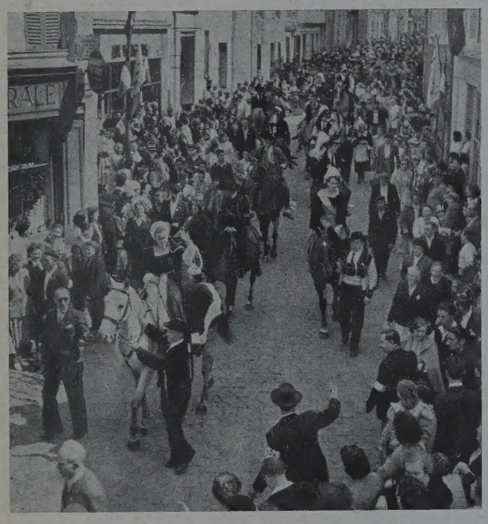
LONDRES. Le prince George de Danemark, cousin de S. M. le roi Frédéric IX, attaché militaire à Londres, et la vicomtesse Anne Manson, nièce de S. M. la reine Elizabeth, dont le mariage prochain vient d'être annoncé.

VOICI LE FAIT DE LA SEMAINE

LA CONFERENCE DES SIX pour le projet français de mise en commun de la production du charbon et de l'acier a été inaugurée dans le salon de l'Horloge, au Quai d'Orsay, par un discours de M. Robert Schuman qui a exprimé ses regrets de l'absence de l'Angleterre, sans laquelle l'Europe ne peut se concevoir.



PARIS. Nommé adjoint spécial des Affaires étrangères par M. Truman, M. Harriman (à g.) s'entretient avant de regagner Washington avec M. Milton Katz, qui le remplace comme ambassadeur de l'E. C. A. en Europe.



MONTFORT-L'AMAURY. Conformément à la tradition, la duchesse Anne de Bretagne, incarnée cette année par M^lle^ M. Tigier, a parcouru à cheval les rues de la petite cité chère aux Bretons de Paris.

PUTEAUX. La pêche est ouverte et les fervents de ce sport paisible sont dans la joie. Dès l'aube, le dimanche, ils sont aux aguets dans leurs bachots sur la Seine. Le poisson se méfie mais le pêcheur est patient.

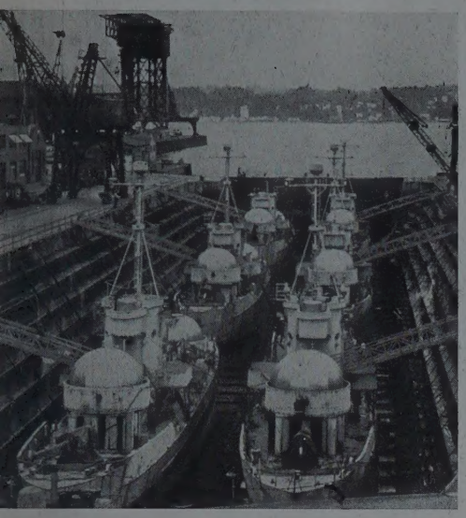
PARIS a célébré le dixième anniversaire de l'appel lancé au micro de la B. B. C. par le général de Gaulle, le 18 juin 1940. — L'amiral d'Argenlieu a fleuri le monument de la France libre, quai de New York.

ADDIS-ABEBA. L'empereur d'Ethiopie, qui a confié l'instruction de sa garde au colonel suédois Nilson, étudie la tactique en compagnie de ses fils, le prince héritier et le duc de Harrar (assis à g.).

PARIS. M. Robert Prigent dévoile dans la cour des Invalides la plaque destinée à commémorer le sacrifice des cadets de l'école de cavalerie de Saumur décimés dans la bataille de la Loire en juin 1940.

VITERBE. Giuliano, l'imprenable bandit sicilien, est jugé par contumace pour une attaque à main armée où 9 personnes furent tuées et 37 blessées près de Palerme. 47 complices sont dans le box des accusés.

LA SEMAINE



REMERTON. Ces bateaux de débarquement sont nis au service des troupes d'Indochine par les Etats-nis. Une vingtaine d'unités du même type vont nous re livrées au titre du programme d'aide militaire.

TOCKHOLM. Le jour de son 92e anniversaire, . M. Gustave V a présidé le Conseil des ministres t a reçu les félicitations du gouvernement que lui présentées le Premier ministre, M. Tage Erlander.

RANCFORT. Le pont qu'on voit ci-dessus en onstruction sera inauguré au printemps et coûtera un illion de dollars. Il remplacera un pont détruit lors e l'avance alliée et s'appellera « pont de la Paix ».

D'un Samedi à l'autre

PAR GEORGES DUHAMEL

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

A feuilleter le beau cahier consacré par *France-Illustration* à l'Afrique équatoriale française, j'ai revécu, en pensée, le voyage que j'ai fait autour de l'Afrique, il y a maintenant deux ans. Ce n'était pas, on l'imagine, le sujet d'une méditation souriante, colorée de contentement et d'hédonisme. Nous en sommes au point, nous, Français, où l'on nous enjoint, chaque jour, sans trop de précautions oratoires, comme hier à nos amis hollandais, d'interrompre des expériences humaines pour lesquelles nous avons prodigué notre génie, notre sang, notre peine et beaucoup d'autres choses encore. On nous invite à modifier nos méthodes, et ceux qui ne s'en tiennent pas aux moyens diplomatiques travaillent, dans la profondeur, à ruiner nos positions et notre crédit.

Le débat, somme toute, peut se présenter ainsi : avons-nous fait mieux ou moins bien que les autres peuples engagés dans des aventures comparables à celle qui nous occupe ?

Pour répondre à une telle question, il me faut, nécessairement, évoquer d'abord la surprise que je ressentis, il y a vingt ans, en découvrant la gravité du problème noir dans les parties méridionales des États-Unis d'Amérique. Au dire des voyageurs qui reviennent aujourd'hui de ces pays, la situation évolue, mais lentement, et le drame ne semble pas sur le point de se dénouer. On se demande, à vrai dire, comment il pourrait se dénouer.

Le séjour que j'ai fait en Afrique du Sud m'a laissé tout aussi perplexe. Par la suite, voyant André Siegfried partir pour la même région du vieux monde, j'ai attendu, dans une véritable anxiété, de connaître son jugement. L'assurance que ce jugement corroborait le mien ne m'a d'ailleurs pas soulagé, car Siegfried pense, comme moi, que le futur est sombre et que les hommes de race blanche, en ce point du globe, auraient tort, sans doute, de faire des projets à longue échéance. Quand j'ai quitté l'Afrique du Nord pour gagner le Congo belge puis le Congo français, j'ai ressenti une joie presque indicible à voir des Africains souriants, non défigurés par le ressentiment ou la colère.

En ce qui touche les pays d'Europe ou d'Asie colonisés par la Russie, je manque de renseignements efficaces, comme la plupart des observateurs occidentaux et indépendants. Ce que nous savons de ces pays peut nous inspirer de l'inquiétude. La discipline inflexible que nous voyons imposée à des peuples de race blanche, peut-on croire qu'elle s'humaniserait pour des populations de couleur ? C'est une question qu'on voudrait poser en toute franchise à certains Asiatiques, par exemple.

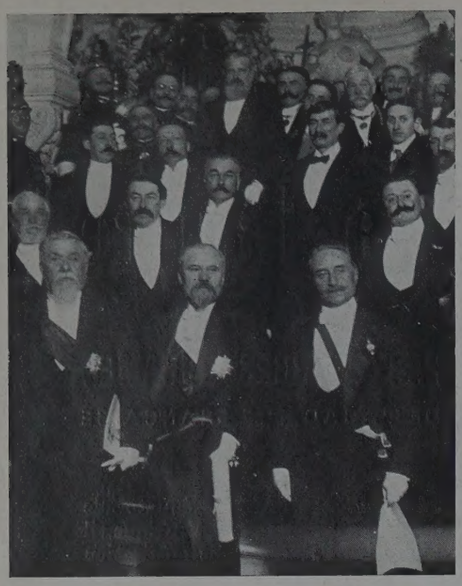
Il me souvient d'avoir traversé en train le Mayoumb, pour aller de Brazzaville à Pointe-Noire. En attendant l'aube, qui n'est point trop pressée de se déclarer, je sommeillais d'un œil. Le train s'arrêtait souvent. Chaque fois, j'entendais et je voyais les Africains de la forêt chanter et danser avec innocence. Nous étions loin des travailleurs du Transvaal.

Un jour, à Brazzaville, le R. P. Lecomte nous fit visiter la basilique de Sainte-Anne que l'on commençait d'édifier. Comme nous avancions dans la future nef, un chœur vraiment céleste éclata dans l'altitude. Rassemblés sur un balcon ogival, tous les chanteurs noirs chantaient à pleine gorge. Quel beau souvenir ! Ce jour-là, j'ai compris que c'est par l'art que les Africains trouveront le chemin de leur élévation.

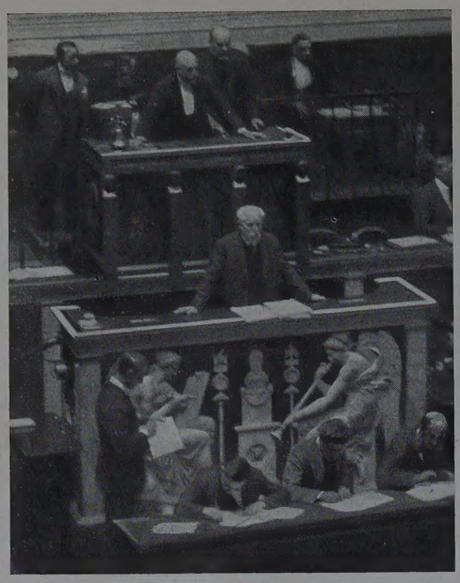
J'ai vu, comme tous les voyageurs, de beaux instituts scientifiques et des hôpitaux excellents. J'ai visité des écoles. Je ne pourrai jamais oublier cette maison de Loango où, sous le regard de religieux admirables, des enfants et des adolescents apprenaient à devenir des hommes.

Le port de Pointe-Noire, je l'ai visité avec ceux qui le construisent et qui sont en train de l'aménager. Il m'est arrivé parfois de dire que les Français étaient d'abord des maîtres d'école, des missionnaires et des médecins. Soit ! Les Français sont aussi de hardis constructeurs de ville. Ils ont partout, là-bas, dessiné des cités qui s'édifient lentement, car la guerre a ralenti notre effort, mais qui sont aérées, verdoyantes, pourvues de salles de réunion ou de spectacle, de terrains de sport, de voies larges. La vue de ces villes m'a fait oublier un moment les agglomérations des Noirs, en Afrique australe, agglomérations que j'ai pu voir grâce à une excellente dame, membre d'une assemblée parlementaire, et qui, pendant la visite, s'est prise à pleurer d'émotion et peut-être de honte.

Est-ce à dire que la France, à ce jour, soit irréprochable ? Non, sans doute. Je connais les misères de l'Afrique et j'ai bien grand désir de les voir soulagées. Elles ne m'ont pas fait oublier toutefois les misères des quartiers ouvriers de nos grandes villes de l'Europe ou de l'Amérique, pour ne parler que des pays où la race blanche est maîtresse, où la race blanche est chez elle. A ceux qui croient pouvoir nous demander si nous avons fait tout ce que nous devions faire dans les pays que nous avons pris en tutelle et où nous avons donc des responsabilités, je suis parfois tenté de dire : « Visitez d'abord vos cités industrielles, les villes de votre propre patrie, et demandez-vous si, pour vos propres concitoyens, vous avez fait, vous aussi, tout ce que vous deviez faire. »



1913 : élu président de la République.



Poincaré répondant aux interpellations.

Avec Joffre et Alexandre de Serbie.

BAR-LE-DUC VA HONORER RAYMOND POINCARÉ

Bar-le-Duc va inaugurer un monument à Raymond Poincaré, qui naquit en cette ville le 20 août 1860. Le président Vincent Auriol assistera à la cérémonie, et M. Edouard Herriot évoquera la figure du grand Français sur lequel le président de la Chambre est riche en souvenirs.

En Raymond Poincaré s'incarnaient, on l'a souvent observé, quelques-uns des traits essentiels du caractère lorrain. Sa ville natale, en lui rendant hommage, honore un homme passionnément attaché à sa province d'origine. Aussi bien ses compatriotes lui témoignèrent-ils jusqu'en 1934, date de sa mort, une fidélité que rien ne vint jamais affaiblir. Elu conseiller général en 1886 — c'était son premier mandat — il ne cessa depuis lors, sauf pendant les sept années qu'il passa à l'Elysée, de 1913 à 1920, de représenter les électeurs de la Meuse, soit à la Chambre, où il entra en 1887, soit au Sénat, où il vint siéger en 1903.

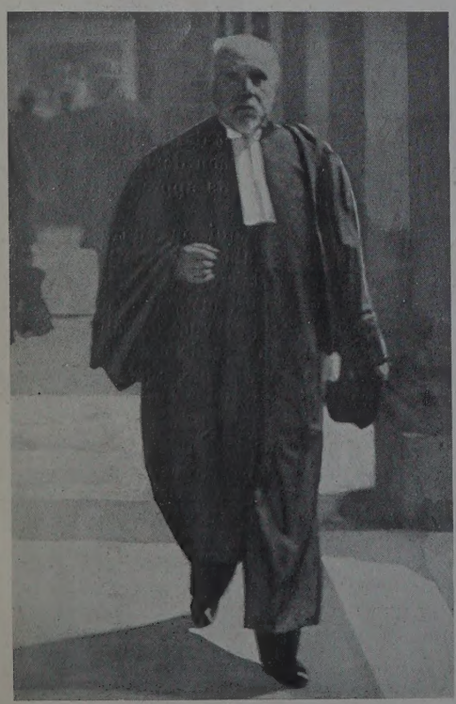
La ville de Bar-le-Duc a demandé le monument qu'elle érige à l'ancien président de la République au sculpteur Raymond Couvègnes, grand prix de Rome. Celui-ci a représenté l'ancien chef de l'Etat dans l'attitude simple et réservée qui était la sienne. Poincaré, on le sait, n'était pas un tribun avide de popularité. Grand avocat d'affaires — il s'était fait tout jeune au Palais une situation de premier plan — il transportait à la tribune parlementaire la « manière » qui lui valait l'attention soutenue des magistrats aux chambres civiles. Il plaidait son dossier, il le plaidait à fond, sans rien omettre ou négliger. Et comme ce dossier était celui de la France, celle-ci ne pouvait trouver un avocat plus précis, plus sûr, plus logique.

Le sculpteur lui a placé dans la main la Constitution dont ce « républicain modéré, mais non modérément républicain », fut le gardien vigilant.

Haute de 2 m. 40, sa statue en bronze est flanquée d'écussons aux armes de Bar-le-Duc et de la Lorraine. Elle domine un portique au fronton duquel se lit l'inscription : *Raymond Poincaré a bien mérité de la Patrie.*

Bar-le-Duc n'est pas seul d'ailleurs à perpétuer le souvenir du grand Lorrain. A Commercy, dont il fut plus de quinze ans député, son buste va être placé à la mairie ; Nubécourt, de son côté, scellera un médaillon sur l'une de ses rues. Ainsi, dans ce chef-lieu de la Meuse où s'écoulèrent ses premières années, sera évoquée la carrière de Raymond Poincaré, sauveur du franc, à qui un de ses ennemis politiques rendit un jour cet hommage dont il aurait voulu qu'il fût une injure : « On ne vous voit que dans les jours de malheur ! » Et à mesure que se déroulera ce long chapitre de l'histoire de la Troisième République reparaîtra l'homme, sa puissance de travail, son intelligence lucide, son intégrité farouche, son patriotisme ardent enfin qui auront fait de sa vie une vie exemplaire entièrement vouée au service du bien public et de cette France qu'il aima d'un amour passionné et parfois ombrageux.

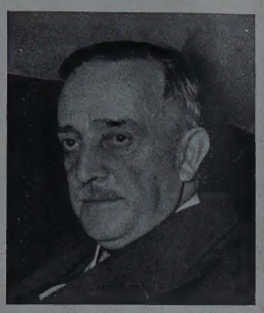
R. D.



Au Palais, en robe d'avocat.

En lieutenant de chasseurs.

En uniforme d'académicien.



M. Henri Queuille, ministre de l'Intérieur, dans le précédent cabinet.

CE QUE VOUDRAIT LE 64E PRÉFET DE POLICE

Des lèvres minces dans un visage plein, un regard difficile à définir, à la fois interrogateur, comme celui de l'humaniste qu'il est, et mobile et pénétrant, comme celui de l'homme d'action qu'il est aussi : ainsi m'est apparu M. Roger Léonard, soixante-quatrième préfet de police, grand responsable du maintien de l'ordre dans Paris. Fonction redoutable que la sienne. Le commandement d'une armée de vingt-cinq mille fonctionnaires dont l'efficacité doit constamment être améliorée et qui se trouvent répartis dans une multitude de services divers pose des problèmes toujours nouveaux.

L'homme se devine à travers ses états de service : d'une famille d'universitaires, Roger Léonard, mobilisé en 1917, est cité, à dix-neuf ans, à l'ordre du 5e corps d'armée pour être allé ramasser dans les lignes un officier d'infanterie blessé. En 1939 il est directeur du contentieux de la Justice militaire et de la Gendarmerie. Dès les premiers jours de juillet 1940 il est relevé de ses fonctions pour n'avoir pas engagé de poursuites contre les parlementaires embarqués à bord du « Massilia ». De retour au Conseil d'État, dont il faisait partie en qualité de maître des requêtes dès 1938, il prend contact avec la Résistance. Le Comité provisoire d'Alger le désigne en 1944 comme commissaire de la République et préfet de Seine-et-Oise. Nommé conseiller d'État en décembre 1944, il est promu commandeur de la Légion d'honneur en 1947, et le 9 mai de cette même année le gouvernement lui confie la Préfecture de police.

M. Roger Léonard est marié, père de trois enfants, et je remarque sur son bureau, à la place d'honneur, un portrait familial.

« Ce cent cinquantenaire n'est-il pas plus encore, lui dis-je, celui du préfet de police que celui de la police municipale elle-même ?

— Il est vrai que la nomination de M. Dubois, premier préfet du Consulat, a précédé de nombreuses années la création du Corps des gardiens de la paix, due à l'initiative de M. de Belleyme, un de mes grands prédécesseurs. Mais, en fait, préfet de police et police municipale sont nés en même temps, bien qu'à l'époque cette police municipale fût assez squelettique.

— Depuis, ne lui a-t-on pas reproché de s'être... beaucoup développée ?

— Cela me paraît injustifié. Si la police de banlieue s'est fortifiée pour répondre au peuplement des communes suburbaines, en revanche celle de Paris proprement dit a perdu une partie de son effectif par rapport à l'avant-guerre. Et n'oubliez pas que les gardes républicains ont vu leurs forces diminuer sensiblement.

— Au reste, si l'on veut augmenter le rôle préventif de la police aux dépens de son action répressive, il semble impossible de le faire avec un Corps réduit de gardiens de la paix.

— C'est exact, encore que nous nous efforcions de multiplier l'efficacité de ces derniers en améliorant sans cesse leur mobilité et nos liaisons avec eux... Mais il y a une limite à ce progrès dans le rendement... Quant au caractère préventif de la police, il ne faut pas oublier que la répression elle-même, loin de lui être opposée, le renforce puissamment. On ne peut en réalité dissocier ces deux aspects du problème du maintien de l'ordre.

— Il en est un autre auquel, nous le savons tous, vous vous attachez particulièrement, monsieur le Préfet : je veux parler de la circulation.

— Je pense que notre effort, par la voie des sens uniques, de la synchronisation des feux, etc., ne peut guère aller plus loin. Vous pouvez affirmer que d'ici très peu de temps nous serons contraints à des mesures réglementaires infiniment plus strictes — interdiction de stationner dans le cœur de Paris — à moins que des mesures d'urbanisme n'interviennent bientôt. Il est urgent de percer de grandes artères souterraines à travers le sous-sol de Paris.

— Ne se heurte-t-on pas là à un gros obstacle financier ?

— Si vous admettez que deux millions de Parisiens — c'est un strict minimum — perdent chaque jour six minutes de travail du fait des difficultés de la circulation, que l'heure de travail vaut en moyenne 100 francs, que le nombre de jours ouvrables est de trois cents, vous trouverez que chaque année Paris gaspille 6 milliards de francs... N'est-ce pas éloquent ? »

M. Roger Léonard sera-t-il le grand préfet qui décongestionnera Paris ? Tous les parisiens le souhaitent. La très belle et intéressante exposition du musée Galliera leur donnera, en même temps qu'une vue rétrospective, une idée de la complexité et de la variété des travaux de la police.

M. Roger Léonard, préfet de police.

DU COMTE DE PARIS A LA POLICE PAR RADIO

PAR RENÉ TANGUY

Allo, ici T N Z, allô, ici T N Z, prenez signalement automobile volée, il y a un quart d'heure environ, rue Daunou, marque X..., n°... »

J'ai pris place dans une des voitures-radio de la préfecture de police qui sillonnent de nuit la région parisienne, et c'est le premier appel que nous recevons, quelques minutes après notre départ de la Cité. La voix s'efface tandis que, installé à côté du chauffeur, le commissaire note.

T N Z est l'indicatif du poste central de la préfecture qui se tient en liaison avec toutes les voitures et cars-radio, les T V et les T C. Les uns et les autres ont leur numéro propre et leur secteur déterminé et peuvent correspondre aussi bien avec T N Z qu'entre eux, sur ondes ultra-courtes, donnant une bonne écoute dans un rayon de 40 kilomètres. C'est ainsi que le service d'ordre fonctionnant pendant la visite de la reine Juliana est resté en contact avec T N Z même au cours des déplacements en grande banlieue.

Le commissaire consulte son plan de service, où figurent les opérations essentielles prévues pour cette nuit.

— Allons boulevard Saint-Germain.

Sous la conduite experte du chauffeur, la traction avant se faufile dans le torrent de la circulation de cette belle nuit d'été. A peine franchi le carrefour du boulevard Saint-Michel apparaît le signal lumineux « halte, police ! » tenu par un agent revêtu de la cape blanche. Une quinzaine d'hommes, commandés par un officier de paix, font respecter le barrage, que renforcent à l'arrière deux cars disposés en chicane.

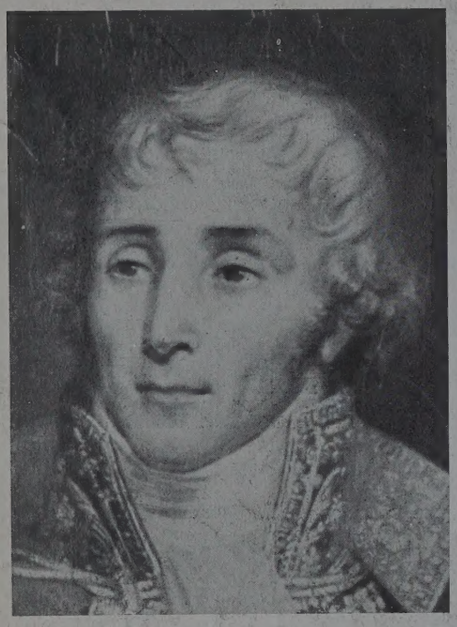
— Serrez sur la droite.

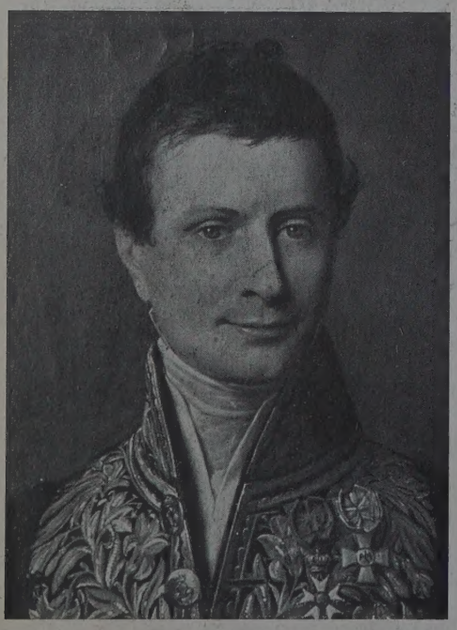
De nombreux curieux stationnent, dans le vague espoir de voir « quelque chose ». Au reste, ce petit déploiement de forces a son côté spectaculaire, que corse l'attrait supplémentaire de la prise de vues par les photographes de *France-Illustration*.

En outre, voici un incident.

Une voiture arrivant à vive allure tourne brusquement au Boul'Mich', qu'elle dévale en direction de la Seine. Deux « motars » se lancent à sa poursuite dans le déchaînement des moteurs. Moins de cinq minutes après ils sont de retour. Ils ont rattrapé les automobilistes trop pressés, les ont contrôlés. Rien de suspect.

Nous choisissons autant que possible, me dit l'officier, des endroits permettant de faire usage, le cas échéant, des armes avec les moindres risques pour la population. Ici, le jardin de Cluny limite les dégâts. Ailleurs, ce sera la façade d'un monument public, une rangée de bâtiments d'usine, une rive de la Seine...





DUBOIS, PREMIER PRÉFET DE POLICE DE 1800 A 1810, N'A PAS LAISSÉ UN SOUVENIR AUSSI DURABLE QUE FOUCHÉ. DE BELLEYME, MOINS CONNU QUE CELUI-CI, N'EN EST PAS MOINS LE CRÉATEUR DU CORPS DES GARDIENS DE LA PAIX.

Je regarde, perplexe, la foule des badauds alignés en bordure du square.

« Allô, T V 4 à T N Z... »

C'est notre voiture qui appelle le « brain trust ».

Nous apprenons qu'un individu évadé d'une centrale vient d'être appréhendé par les agents du XI[e]. Il a été amené au commissariat. T V 4 y court, taon vigilant.

A notre arrivée le poste s'immobilise une seconde au commandement du brigadier.

— Repos. Bonsoir les enfants. Où est votre homme ?

C'est un gaillard râblé, d'une quarantaine d'années, à la mine ouverte, sympathique. L'alcool. Il avait « pris » dix ans pour un gros méfait, finissait son temps comme travailleur libre, était bien noté. En septembre prochain, sa peine était terminée. Un geste stupide, en contradiction avec une physionomie intelligente.

— Un coup de « pinard » de trop, reconnaît le prisonnier laconiquement.

— Pas de chance, dit le commissaire à mi-voix, puis il ajoute avec indifférence : dans le trou.

« Dans le trou ». L'homme ne réagit pas. Il sait que c'est le jeu. On se souvient seulement que la criminalité alcoolique, en régression pendant la guerre, a déjà dépassé le niveau d'avant guerre, que les asiles d'aliénés se repeuplent... et que des intérêts privés, sans doute très respectables, sont en opposition avec un intérêt national évident.

Patrouille. La nuit est calme. *Hold up* et agressions de toutes sortes diminuent, malgré l'afflux des touristes étrangers. La plupart des bandes sont sous les verrous. Les autres se tiennent coites. Les dispositifs de prévention et de répression de la police parisienne sont d'une efficacité et d'une rapidité d'exécution surprenantes...

Le haut-parleur « friture » en sourdine.

« T N Z à toutes les voitures. Cessez recherches pour automobile volée rue Daunou. Retrouvée. »

— 90 % des véhicules volés, m'apprend le commissaire, sont récupérés. En général, dans les quarante-huit heures. Pendant et après l'occupation, les malfaiteurs les abandonnaient après les avoir « déchaussés ». Actuellement ils les empruntent surtout pour une expédition unique et s'empressent de les quitter, leur coup fait, parfois dans les dix ou quinze minutes qui suivent, pour sauter dans leur propre voiture, qui, n'ayant pas été identifiée par les témoins de l'agression, leur assure en principe une fuite paisible... Une autre catégorie d'emprunteurs est fournie par les amateurs de week-end qui ont une amie à promener et très peu de scrupules. Les véritables voleurs d'autos sont devenus relativement rares, car la répression s'est organisée et la revente (le « chouravage » en terme de métier) est assez difficile.

— En somme, le délai entre le vol et la découverte d'une voiture permet de cataloguer l'emprunteur, et il se pourrait bien que celui qui vient d'opérer rue Daunou soit justement un bon gibier.

Le commissaire sourit.

— A moins qu'il ne s'agisse d'une plaisanterie de mauvais goût à porter au compte d'un ami du propriétaire... S'il y avait eu un « coup », T N Z nous l'eût appris depuis un bon moment.

Nous entreprenons, au milieu de l'intense activité des Halles, une espèce de gymkhana au terme duquel nous accédons au pittoresque et vétuste « Trou vert » qui, étant le commissariat du quartier, doit son nom, je le suppose, aux montagnes voisines de légumes...

— Nous avons eu ici, pour une nuit, jusqu'à 120 « clients », me révèle un des anciens du poste... 80 hommes, 40 femmes, la plupart vagabonds, pauvres diables, pas méchants, des resquilleurs, pas très courageux au travail...

— Le chômage ?

— Même pas. Il n'y avait pas de chômage à l'époque. Cela vient par crises, sans que l'on sache pourquoi... En ce moment, nous n'avons personne, à part trois ou quatre ivrognes et des filles qu'on relâche après contrôle d'identité.

En entrant dans le commissariat du V[e], je remarque une jeune femme effondrée sur un bureau, la tête cachée dans ses bras, noyée dans ses cheveux fous et son désespoir. Tailleur gris de petite bourgeoise convenable.

— Elle voulait se tuer, nous dit le brigadier.

Une histoire banale de rupture. L'homme a mis sa compagne à la porte. Elle est revenue,

T V 4 SE MET EN LIAISON AVEC T N Z. SA RADIO, RÉCEPTRICE ET ÉMETTRICE, EST DANS LA MALLE.

LE BARRAGE CLASSIQUE, MAL NÉCESSAIRE.

INTERROGATOIRE ET FOUILLE D'UN INDIVIDU AVANT DE LE METTRE AU VIOLON, OU, SINGULIÈRE IRONIE, UNE AFFICHE PARLE DE VACANCES.

a voulu prendre sa part de la communauté. Que cherchait-elle ? Une cafetière, un fer à repasser, une bague, des bribes du passé ? Comme il s'agissait d'une liaison et non d'un mariage, il a porté plainte pour vol, sans souci de l'enfant qu'elle a aujourd'hui à élever. Peut-être a-t-il à se venger ? Les circonstances ajoutent-elles quelque chose, sinon de la confusion ? Les éléments du drame humain sont réunis dans le schéma que la femme hoquette...

Le commissaire la secoue, la rudoie un peu, lui rappelle son enfant, s'exprime dans son langage :

— Il n'a pas été « correct » ?... Raison de plus pour l'oublier... Ton enfant, tu n'as pas le droit de l'abandonner...

A raconter ainsi, cela fait « porteuse de pain ». Dans la réalité, on n'a aucune envie de rire. C'est pitoyable et assez médiocre, et cela rend pourtant un son authentique. On ne songe pas à moquer le commissaire de trente-cinq ans qui joue les pères nobles. Parce que l'on découvre tout à coup que ces « flics », dont on reconnaît maussadement qu'ils sont indispensables à la société le sont encore plus qu'on ne le soupçonnait ; qu'ils se trouvent là précisément dans les moments où la comédie risque de tourner à la tragédie et qu'ils sont souvent les seuls à tendre la dernière perche au candidat au suicide ou au crime. Ce qui estompe d'autres images que l'on souhaiterait oublier.

MOBILISATION POLICIÈRE

Comme nous arrivons au poste du Val-de-Grâce, un car se prépare à partir pour Gentilly, amenant des renforts en vue d'une manifestation communiste. Le poste voisin de la rue Saint-Victor a, lui aussi, dépêché là-bas la plupart de ses hommes. T N Z reste discret. Le commissaire en profite pour m'initier à l'organisation de la police municipale.

La région parisienne est découpée en tranches de gâteau, les pointes convergeant au centre de la capitale tandis que les morceaux — les six districts de police — s'élargissent de plus en plus vers la périphérie et au delà, couvrant les communes suburbaines. A la tête de chaque district est placé un commissaire divisionnaire ayant sous ses ordres toute la police en uniforme de son secteur. En cas de besoin, il prélève, pour les porter en un point quelconque de celui-ci, une partie des agents de garde dans les différents postes de quartier et d'arrondissement. Si les circonstances l'exigent, il peut faire appel à la Cité, qui lui envoie les réserves centrales. Enfin, dernière ressource, les autres districts, en commençant par les plus proches, font parvenir leurs effectifs disponibles. Cette mobilisation, qui peut porter sur plus de 10.000 hommes — la police en uniforme compte 20.500 agents — est achevée en moins d'une heure.

L'efficacité de l'action policière est fonction de sa soudaineté. C'est ce qui explique l'importance attachée à l'amélioration du système des transmissions entre l'état-major qui siège dans la Cité, à la préfecture de police, et la gamme relativement étendue des exécutants, entre lesquels des rapports aussi souples que possible doivent être établis en dépit de la diversité de leurs fonctions et de leur appartenance. Il y a des différences fondamentales entre la police municipale, en uniforme, de caractère administratif, qui « a pour objet le maintien habituel de l'ordre public », dont le rôle est principalement préventif, et la police judiciaire. C'est à celle-ci qu'incombe le soin de rechercher les délits que la police administrative n'a pu empêcher de commettre, de rassembler les preuves et de livrer les auteurs aux tribunaux chargés par la loi de les punir. De leur côté, les renseignements généraux remplissent une mission d'information politique. Enfin, deux autres services spécialisés assurent, l'un, la répression des fraudes et le contrôle des prix ; l'autre, la sécurité du président de la République, des membres du gouvernement et des personnalités françaises ou étrangères. Le préfet de police a la haute main sur tous ces organismes.

C'est dans l'histoire qu'il faut chercher l'explication de certaines situations de fait et les raisons d'une longue évolution.

DU COMTE DE PARIS...

Dès la fondation du royaume de France, Hugues Capet, en prenant le titre de comte de Paris, décidait d'assurer lui-même la sécurité de sa capitale. Il se déchargea bientôt sur son frère des fonctions administratives et judiciaires, lui attribuant le titre de vicomte. Sous le règne d'Henri I^er^ apparaît le prévôt de la ville, « lieutenant du roi », qui siège en son Châtelet à la fois comme gouverneur militaire, juge et préfet. Tous les soirs, en son nom, deux clercs rassemblent les corps de métier et leur répartissent à tour de rôle la garde nocturne de la Cité. Le zèle défaillant des bourgeois doit bientôt être ranimé par la création d'un guet royal composé de 20 sergents à cheval et de 40 archers à pied... lesquels ont assez à faire à se protéger eux-mêmes contre l'armée des truands et des ribaudes qui mettent la ville en coupe réglée.

En 1302, Philippe le Bel décide de répartir dans les douze quartiers de la capitale un certain nombre de conseillers au Châtelet qui, en plus de leurs fonctions d'audience, devront assurer sur place l'exécution des lois. Pour ce faire, le roi leur adjoint à chacun dix sergents : telle est l'origine de nos actuels commissaires et de nos postes de police.

Durant la guerre de Cent Ans la criminalité augmente dans de telles proportions que la

D'APPARENCE ANODINE, LES GRENADES QUI OSENT DIRE LEUR NOM ET LA MACHINE DE FIESCHI ONT UNE PARENTÉ MEURTRIÈRE.

LÉPINE PAYAIT DE SA PERSONNE. EN JANVIER 1907, IL TOMBA AUX MAINS DES MANIFESTANTS.

A CHAQUE POINT LUMINEUX CORRESPOND UN CAR-RADIO EN SERVICE DANS LE SECTEUR INDIQUÉ.

TOUS LES COMMISSARIATS SONT A L'ÉCOUTE.

T N Z A TOUTES LES VOITURES ET CARS-RADIO.

LE CAFÉ, QUI PERMETTRA DE RESTER VIGILANTS.

municipalité crée trois compagnies d'arbalétriers, d'archers et d'arquebusiers qui se distinguent surtout, hélas ! par des assassinats parfaitement légaux d'Armagnacs ou de Bourguignons, selon la couleur du chaperon arboré par un prévôt, qui passe aussi vite qu'un météore dans un ciel chargé de nuages. L'anarchie est complète.

Louis XIV rompt avec ces errements en créant, en 1667, la charge de lieutenant de police pour la prévôté et vicomté de Paris et en la confiant au premier de nos grands préfets : Nicolas-Gabriel de La Reynie.

« Depuis Charles VII, écrit le commissaire Le Clère, la royauté du grand coësre contrebalançait, à 500 toises du Louvre, l'autorité du monarque. Moins de trois mois après son installation, La Reynie se présenta personnellement à la Cour des Miracles : une seule sommation suffit à disperser l'armée de 3.000 spadassins, faux aveugles et mendiants borgnes qui, le soir venu, se transformait en bandes redoutables maniant dagues ou poires d'angoisse. »

... AUX GRANDS PRÉFETS

L'éclairage de la ville avait été laissé jusque-là aux soins, économiques, mais inconstants, de la lune. La Reynie fit allumer un millier de lumignons, première mesure de prévention dont les effets furent immédiatement sentis. Ce fut également La Reynie qui, décidément soucieux de clarté, n'hésita pas à pénétrer dans un domaine scabreux, celui des empoisonnements, où la Brinvilliers s'était illustrée, et qui mettait bientôt en cause des assassins « assis sur les marches du trône ». La douceur des mœurs, à l'époque, était telle, au reste, que la charmante marquise de Sévigné écrivait bien tranquillement qu'il était tout naturel qu'une duchesse allât querir « un peu de poison pour faire mourir un vieux mari et en épouser un jeune ».

Parmi les successeurs de La Reynie, d'Argenson devait se distinguer par une omniscience qui terrorisait les malandrins. Ce qui ne l'empêcha point de doubler le guet, lequel eut mission de renforcer, dans les postes de garde, les sergents : ceux-ci, partagés entre la protection des bourgeois et la signification — fructueuse — des exploits, s'étaient résolument spécialisés dans leur seconde tâche...

A d'Ombreval on doit la Bourse. Feydeau de Marville, qui se pique de littérature, pensionne Le Sage et Marivaux. Berryer, en dépit d'une réputation détestable et justifiée, institue la gratuité des plaintes (avant lui, le volé devait payer le commissaire avant toute enquête préalable). Bertin fonde l'école vétérinaire de Maisons-Alfort, Sartine dote Paris d'un réseau complet d'égouts, ouvre la halle aux blés, éclaire somptueusement les rues, qu'il fait, en outre, nettoyer trois fois par jour.

L'avant-dernier lieutenant général, Jean Lenoir, évoque la grande figure de La Reynie : il se préoccupe de l'hygiène publique, crée le Mont-de-Piété pour faire pièce aux usuriers, prie Louis XVI d'abolir la torture. Eût-il, comme le croient certains, évité les émeutes de 1789 ?...

Le 27 juin 1790, après une période de tâtonnements, à la tête de chacune des quarante-huit sections de Paris était nommé un commissaire de police assisté de la garde nationale. Ceux-ci, se cantonnant dans la police judiciaire, laissèrent le soin de l'ordre public à de nouveaux fonctionnaires : les officiers de paix, que la Constituante arma... d'une baguette blanche, dans la pensée qu'elle devait suffire à « exorciser les mauvais citoyens par son imposition, assortie des mots « Force à la loi ».

On revint à une conception plus raisonnable en instituant, le 2 janvier 1796, un ministère de la Police générale et en réorganisant la maréchaussée. Puis Bonaparte créait la préfecture de police, qui, abandonnant au tribunal la magistrature et au préfet de la Seine les fonctions édilitaires, accentuait sa spécialisation. Cependant, il faut attendre la venue, en 1828, de Louis de Belleyme pour trouver enfin un corps de sergents de ville d'une force suffisante pour faire respecter la loi. Ce grand préfet avait compris en particulier l'importance capitale du rôle préventif d'une police en uniforme. Enfin, comment oublier Lépine, qui, en faisant monter le général Boulanger sur une locomotive partant pour Dijon, sauva la République. Ce fut lui également qui commença de régler la circulation alors que se manifestaient les premiers embouteillages.

Aujourd'hui la préfecture de police comprend cinq grandes directions : la police municipale (en tenue : 20.500 agents) ; la police judiciaire, qui s'occupe des affaires criminelles ; les renseignements généraux, qui centralisent les informations de caractère politique ; les services techniques, chargés des armes, des voitures automobiles, des deux avions de la police, de la radio ; l'inspection générale des services, qui contrôle le bon fonctionnement de l'ensemble et étudie les réformes souhaitables. En dehors de ces directions existent les services économiques et de la sécurité présidentielle. Le secrétaire général de la préfecture, qui remplace à l'occasion le préfet, a dans ses attributions permanentes l'administration des laboratoires de chimie et de toxicologie, ainsi que la charge des services proprement administratifs, le contrôle des étrangers, de la circulation, de la sécurité et de l'hygiène, des aliénés et de l'infirmerie psychiatrique.

Tâche énorme, comme on le voit, qui ne peut être accomplie sans une organisation à la fois extrêmement souple et méthodique.

L'articulation de cet ensemble très divers, mais qui doit travailler en vue d'une fin commune : « le maintien de l'ordre public, de la liberté, de la propriété, de la sûrcté individuelle », repose, en définitive, matériellement sur le téléphone et la radio.

LE CERVEAU DE LA PRÉFECTURE

Il existe à la préfecture de police deux salles où pénètrent, en dehors du personnel qui y travaille, fort peu de visiteurs. L'une est la salle des transmissions, la seconde, celle des opérations.

Dans la première se trouve en particulier le standard téléphonique où aboutissent les appels à police-secours que peuvent lancer tous les abonnés du réseau de la Seine. Immédiatement, l'alarme est donnée, suivant les cas, au commissariat le plus proche du domicile de l'appelant ou, par radio, à l'une des voitures de la P. J. ou de la P. M. en patrouille dans le secteur. En cinq minutes, souvent moins, le secours peut être à pied d'œuvre.

A côté du standard « Police-Secours » se trouve le grand tableau de contrôle des avertisseurs publics (il y en a 700 dans Paris). S'il s'agit d'un agent utilisant l'avertisseur pour se mettre en liaison avec son commissariat, une lumière fixe apparaît qui ne s'éteindra que lorsque celui-ci aura répondu, ce que révèle l'éclairage d'un autre voyant lumineux correspondant au commissariat intéressé. Celui-ci ne répond-il pas, le standardiste de la salle des transmissions le rappelle aussitôt à l'ordre... Un feu clignotant indique que l'avertisseur fonctionne non plus pour un agent, mais pour un particulier, qui, poursuivi ou blessé, signale automatiquement, sans même décrocher le téléphone — il peut ne pas en avoir la force — sa position. Le car ou la voiture de la police seront sur les lieux, fréquemment, avant même que la rixe soit terminée ou que l'agresseur ait eu le temps de se cacher. Un plan de Paris accroché au mur est piqueté de points lumineux : chacun correspond à un des cars en service au moment de l'appel.

A quelques mètres de là, au bout d'un couloir, on accède à la salle des opérations, où une stricte permanence est assurée de jour et de nuit. Chacun des commissaires a devant lui un appareil de la taille d'un petit poste de radio : le multiplex, qui remplace un standard téléphonique à six lignes. Il peut ainsi correspondre avec tous les commissariats de Paris et de la banlieue et, si besoin est, avec le préfet, directement. Dans une minuscule pièce vitrée attenante est placé un micro avec une télécommande permettant de lancer simultanément à toutes les voitures qui patrouillent un appel d'alerte générale.

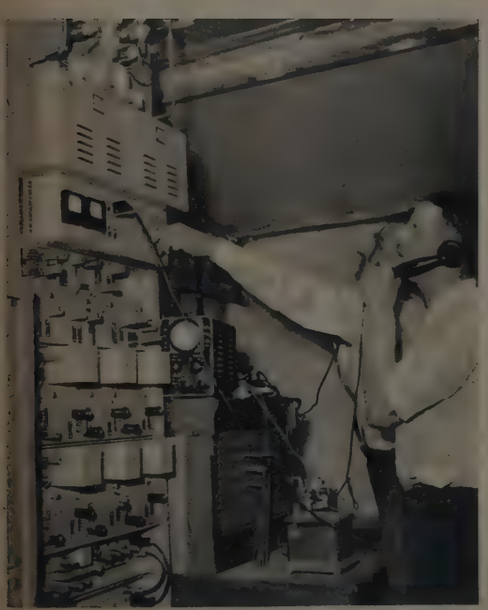
Mais si les commissariats, les automobiles et les cars peuvent être ainsi presque instantanément touchés, les agents en service sur la voie publique et ceux qui assurent la circulation aux grands carrefours que sont susceptibles de traverser des malfaiteurs en fuite, quel moyen a-t-on de les prévenir ? Leur action peut être décisive. Ce problème est en voie d'être résolu grâce aux avertisseurs, qui seront très prochainement à double usage : à la fois émetteurs et diffuseurs.

Ainsi se dessinent les grandes lignes du dispositif policier de Paris. Nous avons insisté sur son caractère préventif. Cela nous conduira à parler du recrutement et de la formation des policiers.

Photographies *France-Illustration* (H. Parnotte).

La radio, installée sous le toit, reçoit et répercute les appels de T N Z et des voitures.

Un micro, une manette a pousser : aussitot les agents de la voie publique sont alertés.



Cet appareil appelé multiplex remplace a lui seul un central téléphonique a six lignes.

Une permanence absolue est assurée dans la salle ci-dessus ou réside le poste central de la Préfecture, le fameux T N Z. La salle des transmissions (ci-dessous) est un relais essentiel. Ce triple tableau controle les appels lancés par les abonnés du téléphone a Police-Secours et ceux des agents et des particuliers utilisant les avertisseurs publics.

LES TRAVAUX SUR LE VERRE DU SCULPTEUR NAVARRE ONT ENRICHI L'ARCHITECTURE D'ÉLÉMENTS NEUFS.

AUX ATELIERS DE SAINT-GOBAIN

NAVARRE, « SCULPTEUR DU VERRE »,

DÉCORE LE PORCHE D'UNE GALERIE DE LA MONNAIE

Près du Loing aux rives aimées des rêveurs, nous longeons de grands ateliers. Nous parvenons à une auberge pleine d'animation où les ouvriers des usines voisines viennent prendre leur repas. Parmi les promeneurs, bien peu savent qu'ici, à Bagneaux, des verreries en plein rendement emploient à de nouvelles fins les sables de la région, que leur réputation fait rechercher du monde entier, aussi bien des soufflerie italiennes que de celles de l'Afrique, et même du Japon.

Navarre, le sculpteur du verre, familiarisé avec les secrets de cette matière, a trouvé ici les techniques propres à exprimer sa pensée d'artiste.

Avec lui, lorsque retentit l'appel au travail, nous suivons les équipes et nous pénétrons dans le monde du feu. Spectacle saisissant : une halle de machines aux souffles haletants et précipités dressées des sous-sols aux verrières. Ici gueules de fours rouges et rayonnantes, là ruban incandescent de verre en fusion coulant à intervalles réguliers dans les moules. La machine a en partie libéré l'homme de dures servitudes en se substituant au souffleur.

Les étapes de la fabrication du verre se succèdent sans interruption : la poussière de silicate se mue en boule de feu, bientôt ruisseau rapide prêt à se figer dans la forme du moule. Non que les machines à étirer les tubes ou à couler les glaces puissent être directement employées pour la sculpture, mais leurs possibilités en volume, en puissance, en chaleur devaient conduire à une technique particulière à cet art. La constitution de moules lourds, les grands volumes de verre en fusion, cueillis aux pots ou aux bassins de production du verre, la mise en moule de ces masses à des températures variant autour de 1.000 degrés, ont permis l'exécution, par les ateliers de Saint-Gobain, des projets de Navarre. De l'habileté à asseoir la masse en fusion dans le moule dépendra la valeur de la sculpture. C'est le moment capital de la production, associant la matière ductile, la sûre technique de l'ouvrier et la volonté de l'artiste.

Une dernière cuisson stabilisera les blocs, les

L'OPÉRATION D'ÉTIRAGE DES TUBES EN PYREX.

LA MASSE EN FUSION PLACÉE DANS LE MOULE.

CUEILLAGE A LA CANNE DE LA MASSE DE VERRE.

L'ARTISTE EXAMINE LES « CROISILLES ».

LES OPÉRATIONS DE FLETTAGE ET FINISSAGE.

LE DERNIER COUP D'ŒIL DE L'ARTISTE.

L'ATELIER OU LE SCULPTEUR TRAVAILLE.

préparera au flettage, finissage, qui garantit l'exactitude des cotes et la taille des joints.

L'administration des Monnaies et Médailles, avec le décorateur Dumont, a adopté les conceptions de Navarre et l'a chargé de décorer le porche d'entrée d'une nouvelle galerie d'exposition et de vente en voie d'achèvement. L'ébrasement de la porte est constitué par des assises rectangulaires de ce verre pyrex, aux usages multiples, dont nous avons suivi la fabrication et dont la composition garantit la résistance aux intempéries. Le sculpteur y a tracé un raccourci historique des monnaies anciennes et de la gravure en creux qui lui est chère. Nous y retrouverons les engravures assyriennes à côté des monnaies grecques et de curieuses monnaies gauloises, indices de la liaison entre l'art méditerranéen et l'art médiéval de l'Ile-de-France.

Ce « matériau » de glace que le sculpteur Navarre asservit aussi sûrement que le métal, employé en masses profondes, équarri comme la pierre, donne des résultats surprenants. La lumière diffusée par les blocs sculptés jouera comme le soleil dans la nature, créant des zones d'ombre et de clarté, opposant les transparences habituelles du verre à des opacités imprévues. Les patients travaux de Navarre ont ainsi apporté un élément nouveau dans l'architecture et la décoration.

L'évolution est grande depuis la Galerie des Glaces, dont l'élégance et les dimensions ont ébloui les contemporains de Colbert, fondateur de la verrerie française. Le roi et son ministre voulurent, on s'en souvient, que le noble travail du verre conférât à l'artisan le droit de porter l'épée, créant ainsi une noblesse de métier que nos ouvriers ont su conserver pour exécuter la pensée du technicien et aujourd'hui la volonté de l'artiste.

SIMONE KAPFERER.

LA PORTE DU PAVILLON DÉCORÉE PAR M. NAVARRE.

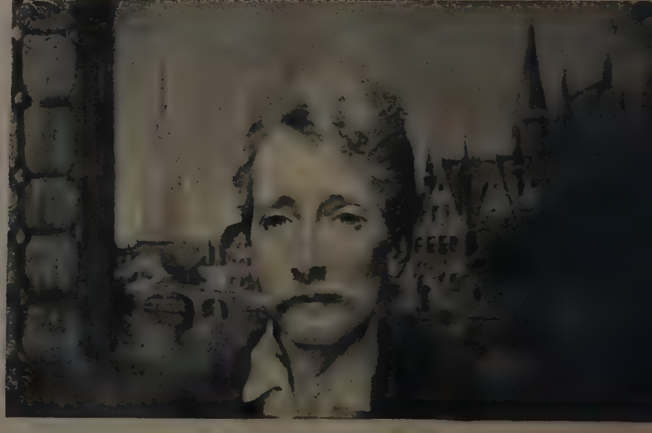
MAURICE UTRILLO. « LA GARE DE REUILLY. » (1904.)

JULES-ALEXIS GRÜN.

SISLEY. « BOUGIVAL. » (1886.)

M. J.-L. VAUDOYER EXAMINE ATTENTIVEMENT LE TABLEAU DE GRÜN

MARQUET. « LE PONT-NEUF AU SOLEIL. » (1906.)



LÉVY-DHURMER. « PORTRAIT DU POÈTE GEORGES RODENBACH. »

« Vendredi aux Artistes Français. »

VERNISSAGE A LA GALERIE CHARPENTIER

LES PEINTRES DE LA "BELLE ÉPOQUE"

POMPIERS ET FAUVES

Le vernissage de l'exposition à la Galerie Charpentier fut extrêmement brillant. Devant les toiles livrées à la comparaison, une foule se pressait où l'on remarquait le marquis d'Ormesson, la comtesse de Beaumont, la princesse de Lucinge, le duc de Bisaccia. L'Académie était présente en la personne de Louis Madelin, de Jacques de Lacretelle, de Jean-Louis Vaudoyer. Et devant les toiles qui firent autrefois — ce n'est pas si vieux, en somme — la gloire des Salons, les exclamations fusaient. « C'est trop beau ! » s'écriait Germaine Beaumont devant *les Orphelins*, une toile chargée de bonnes intentions, sinon de bonne peinture. Francis Poulenc s'absorbait dans la contemplation d'un défilé de porteurs de condoléances dans un Salon 1905. Quant à Mme Jean Walter, qui possède d'admirables Renoir, de non moins beaux Manet, elle était accaparée par un tableau d'Avy : *Fêtée !*

Beaucoup de peintres étaient venus. Van Dongen, Segonzac, Waroquier prenaient à cette rétrospective un vif plaisir et contaient des histoires...

Comtesse Guy de Toulouse-Lautrec.

CONTRASTES

L'idée de rapprocher des peintres aussi dissemblables que ceux qui voisinent momentanément à la Galerie Charpentier et de proposer aux visiteurs des comparaisons est une idée malicieuse dont MM. Raymond Nassenta et Etienne Rey ont tiré parti avec esprit. Ils ont déniché, notamment dans certains musées de province, des exemplaires de « l'art académique » qui s'épanouissait autour de 1900, dont on peut, selon son humeur, s'attrister ou se réjouir. (Ah ! ce Brispot cocardier ou ces *Nounous* d'Etcheverry !) Il y a là des « envois de l'Etat » qui témoignent d'accablante manière contre le goût « officiel ».

En regard, l'exposition montre ce que faisaient au même temps les peintres indépendants. Dans cette salle, un nu de Renoir voisine avec des toiles de Duffy, de Rouault, avec Van Gogh, avec La Fresnaye. Marquet est représenté par une œuvre de haute qualité. Et l'on peut faire entre Utrillo (un Utrillo inattendu) et Sisley un rapprochement assez surprenant.

De l'autre côté, ce sont des noms dont beaucoup n'évoquent vraiment plus rien. Pourtant ils connurent des triomphes aux Salons !... La comparaison même qu'on aurait souhaité instituer ne se fait pas pleinement, car la différence est trop grande. Ce sont deux mondes étrangers. Là sévit la « peinture de genre ». L'anecdote est reine. Elle est fort souvent d'une niaiserie affligeante. Ces images qui ne se proposent que de raconter une histoire n'ont évidemment rien à voir avec la peinture, bien qu'elles aient comblé — et comblent peut-être encore — certains goûts. Du moins faut-il reconnaître que çà et là des qualités se font jour. Pourquoi nier l'adresse de Grün dans son immense « machine » ? Certains portraits féminins ne sont pas sans mérite. Jean Béraud peint avec une minutie appliquée, mais non pas sans esprit. Et Loir, qu'on ne connaît guère, a de vrais dons de peintre. Ainsi peut-on être invité parfois à reviser son jugement. D'autant qu'il faut compter avec l'accident heureux, la réussite d'un jour. En tout cas la valeur documentaire de certaines de ces toiles peut leur garder l'intérêt des curieux. L'époque de M. Fallières y revit. Il est là peint par Bonnat, il préside encore.

René Parnay.

Edouard Vuillard. « Evening at home. »

Au vernissage, M. Nassenta présente le portrait de M. Fallières par Bonnat a la marquise de Chambrun et a M. Vaudoyer. Le comte Doria devant le Renoir.

CETTE COUR DE BELLES PROPORTIONS, ENCADRÉE DE BATIMENTS D'UNE ARCHITECTURE SOBRE ET ÉLÉGANTE, S'ANIME A CERTAINES HEURES DE GROUPES BRUYANTS.

DEPUIS VINGT-CINQ ANS

LA CITÉ UNIVERSITAIRE

ACCUEILLE LA JEUNE ÉLITE DE CINQUANTE NATIONS

La Cité Universitaire de Paris va avoir vingt-cinq ans dans quelques jours. Date mémorable pour elle, pour la jeunesse studieuse, et l'on conçoit qu'elle la fête avec éclat et avec solennité. Pendant ces vingt-cinq années une grande œuvre a été accomplie dans la ville internationale de Montsouris.

C'est le 9 juillet 1925 que naquit la Cité Universitaire. Ce jour-là son premier pavillon, la Fondation Deutsch-de-la-Meurthe, ouvrait ses portes à 350 jeunes Français. L'idée de la Cité revenait à M. André Honnorat, ancien ministre, qui demeure à sa tête en qualité de président-fondateur. Deux de ses amis lui avaient apporté un concours sans réserve, M. Jean Branet, conseiller d'Etat, et M. David Weill, le collectionneur réputé, président du Conseil des musées nationaux. Leur dessein était vaste assurément, mais peut-être n'avaient-ils pas osé prévoir cependant une « montée » aussi rapide.

Les 350 étudiants étaient, en effet, 900 deux ans plus tard. Et ce fut, par une sorte d'émulation heureuse entre les différents pays, la création de pavillons nouveaux, les agrandissements obligatoires, les aménagements destinés à satisfaire les vivantes colonies qui venaient s'installer boulevard Jourdan. La Maison internationale, édifiée grâce à la générosité de M. John Rockefeller, donnait à cet ensemble tout son sens. En 1938, 2.500 étudiants de toutes nationalités étaient logés dans dix-neuf maisons de résidence, dont quatorze fondations étrangères. Et le domaine de la Cité couvrait 40 hectares. Chaque « maison » avait son directeur, et la gestion de l'ensemble était assurée par la Fondation nationale de la Cité Universitaire. Un bâtiment spécial logeait les services administratifs, et un service médical avait été créé.

LES HEURES COULENT SILENCIEUSES ET STUDIEUSES DANS LA BIBLIOTHÈQUE AUX 30.000 VOLUMES.

ETUDIANTS AU TRAVAIL DANS LA BIBLIOTHÈQUE.

DANS UNE CHAMBRE DU PAVILLON NÉERLANDAIS.

ON TRAVAILLE EN TOUTE QUIÉTUDE DANS LA CONFORTABLE SALLE BLEUE DE LA MAISON NÉERLANDAISE.

CHARMANT DÉCOR POUR FAIRE LA « CAUSETTE ».

LA VIEILLE ANGLETERRE REVIT EN CE MANOIR.

UN COIN D'INDOCHINE TRANSPORTÉ A PARIS.

LA FONDATION DEUTSCH EST LA PLUS ANCIENNE.

Survint la guerre. La Cité, occupée par les troupes allemandes puis par l'armée américaine, en souffrit matériellement. Il lui fallut, les hostilités achevées, réparer les dommages subis. Il lui fallut aussi retrouver un climat favorable à son activité et à son extension, car les échanges entre nations avaient été frappés d'une sorte de paralysie extrêmement nuisible à une institution par essence internationale. Mais le rayonnement de la Cité, si vivace déjà lorsque se déclencha le conflit, retrouva très vite toute sa puissance. L'impulsion fut donnée avec autorité à cette reprise par M. Raoul Dautry, qui préside le Conseil d'administration. En 1948-1949, le chiffre de trois mille « pensionnaires » était dépassé. Il était exactement de 3.212 — dont 700 jeunes filles — comprenant 1.943 Français et 1.269 étrangers. Ensemble ils représentaient près de cinquante nationalités. Au 15 décembre dernier l'effectif s'était encore accru. Il atteignait 3.226 résidants, 1.792 Français et 1.434 étrangers ; sur ce total il y avait 635 jeunes filles. En outre, pendant les dernières vacances scolaires, la Cité a accueilli 7.000 universitaires de passage à Paris, étudiants ou professeurs, qui venaient faire des stages ou suivre des cours. Inutile sans doute d'indiquer que la Cité n'est pas en mesure d'accueillir tous ceux qui voudraient y trouver abri. Les demandes d'admis-

La Cité est aux célibataires. Mais si ce couple a beaucoup d'émules ?

sion sont examinées d'après les disciplines choisies et les titres universitaires des candidats, avec le souci de tenir le plus grand compte des mérites intellectuels attestés par les dossiers. Car la Cité entend contribuer, par les facilités de vie matérielle qu'elle offre aux étudiants, à dégager une élite. Bien entendu, il entre dans l'appréciation définitive divers éléments qu'on ne saurait négliger : situation de famille, services militaires, titres de résistance.

Néanmoins la Cité manque de logements. Heureusement le terrain ne lui fait pas défaut. Aussi quatre nouvelles fondations sont-elles en train de se construire qui augmenteront sensiblement la population de cette ville internationale dressée aux portes de la capitale. Dès la rentrée scolaire de 1950 la Maison des arts et métiers pourra recevoir trois cents jeunes gens. L'année prochaine doit voir s'ouvrir la Fondation Victor-Lyon (cent chambres), la Maison de la France d'outre-mer (qui en aura deux cents) et la Maison de Tunisie (qui en compte cent vingt-cinq). Et ce n'est pas tout, car la Cité Universitaire peut, tout en respectant le magnifique parc qui fait sa beauté, augmenter ses bâtiments. L'avenir verra s'élever une Maison du Maroc, une Maison de la Norvège et, sans doute, un Pavillon du Mexique.

Comment vit-on dans cet ensemble bigarré où l'on s'est efforcé que chacun retrouvât quelque chose de son pays ?

Il ne faut pas aller à la Cité à n'importe quel moment si l'on veut s'assurer de son activité. Elle n'est pas un établissement d'enseignement. Ceux qui y habitent vont ailleurs écouter la parole des maîtres.

Venez à l'heure du déjeuner ou du dîner. Du Métro surgit un flot turbulent de garçons et de filles qui, au pas de course, s'élancent vers le restaurant.

Point de service compliqué. Tout est simple et va vite. Deux files se forment qui viennent aboutir à une sorte de vaste buffet. Chacun compose son menu à sa guise, emporte sur un plateau ce qu'il a choisi et va s'installer à une table. Le repas est copieux et son prix est non seulement inférieur à celui des restaurants, mais aussi à son strict prix de revient.

Chaque jour le restaurant de la Maison internationale sert ainsi de 2.500 à 4.000 repas. A côté se trouvent le bar et le bureau de tabac. Car la Cité enferme en ses murs toutes les commodités d'une ville véritable. N'a-t-elle pas son bureau de poste ?

Pour le logement, les étudiants sont répartis entre les différents pavillons. Chacun rappelle par quelque trait le pays qui l'a érigé. Le Japon se ressouvient de ses temples, le Danemark et la Suède ont la claire simplicité des

La belle installation de radiologie. Dans le fauteuil du dentiste.

Les plaisirs de la natation. Un haltérophile a l'entrainement.

maisons scandinaves, le Pavillon britannique semble quelque manoir d'Ecosse.

Pas de loyer à payer dans ces pavillons. Pourtant, comme il faut bien couvrir les frais d'exploitation, on demande aux étudiants des redevances mensuelles dont la moyenne dépasse légèrement 3.000 francs.

Loger, nourrir, ce n'est pas tout : il convient aussi de distraire cette jeunesse. Placée au centre de la Cité, la Maison internationale en est en somme le cercle. Elle comprend une salle de musique, un théâtre de 1.100 places où passent d'excellents films (tout récemment on y donnait *Hamlet*, de Laurence Olivier), des pièces, et même des conférenciers. La Comédie-Française ne refuse point de se déplacer et plus d'un autre théâtre fait de même. La Maison internationale est aussi un endroit où l'on peut recevoir des amis, converser, discuter. Sa bibliothèque, riche, claire, invite au travail.

Naturellement les sports devaient trouver à la Cité une large place. Ils ont de nombreux adeptes et la salle d'éducation physique est le rendez-vous de véritables athlètes. On peut aussi pratiquer la boxe, l'escrime, le football. Les tennis sont très fréquentés. Enfin, il y a une très belle piscine.

Et voici le dernier chapitre du programme : soigner. La Cité Universitaire veille attentivement sur la santé de ceux qu'elle abrite, et son service médical mériterait qu'on s'y arrêtât longuement. Mais la seule énumération est en l'espèce éloquente : deux dispensaires, un service de médecine générale, un service de phtisiologie qui effectue chaque année plus de vingt mille examens, une salle d'hospitalisation de soixante-dix lits et un service dentaire.

Ainsi la Cité Universitaire remplit les buts qu'elle s'est assignés. En vérité, ce serait la traiter fort injustement que de ne voir en elle qu'une sorte de vaste hôtellerie. Fidèle à la pensée de ceux qui l'ont créée, ceux qui la dirigent entendent en faire avant tout un foyer d'amitié où se développe l'esprit de paix et de coopération. Pour l'aider dans sa mission, ses anciens résidants — ils sont une trentaine de mille épars à travers le monde — ont formé une alliance qui a pris une large part à l'organisation des cérémonies du 25e anniversaire. Entre les diverses manifestations il en est une à laquelle ses promoteurs attachent une particulière importance : le Congrès de l'habitat de l'étudiant. A des titres divers, cette question intéresse éducateurs, urbanistes, sociologues, médecins. La confrontation de leurs vues ne peut manquer d'être fructueuse. Et la Cité Universitaire de Paris apporte en cette matière des modèles qui peuvent être reproduits ailleurs à une échelle appropriée.

Roger Dardenne.

La Cité a son bureau de poste. Au restaurant on se sert a son gré.

A Longchamp, les concurrents du Grand Prix prennent le départ...

Au Mans, 60 automobiles engagent la bataille des « 24 heures ».

Vieux Manoir passe le poteau en vainqueur devant Alizier.

Battant les records, L. Rosier franchit la ligne d'arrivée...

Le président Auriol félicite chaleureusement le jockey victorieux.

... et c'est M. Letourneau qui le complimente sur sa belle victoire.

LE GRAND PRIX DE PARIS

La magnifique épreuve qui attire chaque année la foule à Longchamp s'est courue devant plus de 100.000 spectateurs. Elle s'est terminée par une victoire éclatante de l'écurie du baron Guy de Rothschild qui, mettant en ligne deux chevaux, Vieux Manoir et Alizier, les a vus finir respectivement premier et deuxième. Le succès des couleurs du baron Guy de Rothschild, renouant une glorieure tradition, a été chaudement acclamé. Le vainqueur, entraîné par G. Watson, était monté par Fred Palmer, qui remportait pour la première fois le Grand Prix.

Les résultats de la course ont déterminé le classement du Sweepstake, qui suscite autour de lui un gros mouvement d'intérêt, et la presse ne peut que s'en réjouir puisqu'elle en est, pour une part, bénéficiaire. La victoire de Vieux Manoir a fait attribuer le gros lot du Sweepstake à la série 3, qui était celle de ce cheval, et c'est le n° 7085 qui s'adjuge les 60 millions, gagnant 20 millions dans la série 7, 10 millions dans la série 1 et 2 millions dans les autres. Consolation fort appréciable.

LES 24 HEURES DU MANS

Aux 24 Heures du Mans, qui se disputaient pour la dix-huitième fois, la victoire est revenue au champion Louis Rosier, qui faisait équipe avec son fils. Rosier a battu tous les records établis dans la fameuse épreuve. Il a couvert en effet 3.465 kilomètres à la vitesse moyenne de 144 km. 380 à l'heure et il a aussi sur un tour atteint la vitesse de 165 km. 490. Les records de Wimille en 1939 étaient de 3.354 km. 760 pour la distance et de 139 km. 781 pour la vitesse horaire. Quant au « meilleur tour », Mazaud en 1939 avait couvert le circuit à 155 km. 627. Cette année, peu après le départ, Sommer atteignait 158 km. 729. Quelques heures plus tard, Rosier s'adjugeait le record.

La course avait réuni une soixantaine de concurrents. Plusieurs ont abandonné au cours de la nuit, notamment Fangio, Sommer, Chinetti. La deuxième place est revenue à l'équipe française Meyrat-Mairesse, pilotant, comme Rosier, une Talbot. Il y eut quelques accrochages, mais fort heureusement aucun accident grave.

LA GRANDE S

PAR RENÉE DERIF

PARIS rayonne en ce mois de juin dans l'enchantement de ses fêtes, de son élégance, de son soleil et de ses roses. C'est la Saison de Paris, la Grande Saison, l'unique, celle où l'art et la beauté se marient avec le plus de grâce et participent de toutes les heures. A chaque instant on peut les voir réunis, et d'abord dans les vitrines du Faubourg et de la rue Saint-Honoré, qui rivalisent, pour la compétition de la Quinzaine de la Rose, sur le thème charmant de l'Hommage à l'Amour, dans les parterres fleuris qui étincellent sous la pluie des jets d'eau, dans les décorations lumineuses des jardins, des restaurants, des vieux hôtels qu'on fait revivre pour un soir, partout où l'on reçoit, partout où l'on dîne, partout où l'on danse.

Sous le signe de la Charité, les bals se succèdent, tous aussi beaux, aussi gais, aussi réussis. Les femmes les animent de leur présence, parées comme les fées de l'élégance, éclatantes de beauté. Pourtant elles ont déjà déjeuné au Bois, fait une apparition aux courses, couru d'un thé à un cocktail et combiné leurs toilettes pour chacune de ces réunions.

Par un beau jour chaud, la robe de teinte claire est tout indiquée, le marine et le noir rehaussé de blanc étant bons pour les jours gris. Mais comme le jaune, le rose, le blanc, l'orange chantent sous le soleil ! Des plissés savants, des pinces apparentes sur les jupes cloches, de grands cols avançant en pointe au-dessus des bras nus, des jours à fils tirés dans du voile de laine et des soies imprimées de tons fondus. Lorsqu'il fait plus frais, le tailleur de shantung naturel est très élégant, ayant des manches trois quarts ou courtes qui le rendent plus pratique.

Les réunions d'après-midi, courses ou réceptions, demandent plus d'apprêt. Robes de mousseline blanche finement plissée depuis le cou et complétées d'un boléro à manches collantes sous un poignet serré de vison ou d'un grand manteau de toile rouge à col montant « officier » et manches larges et courtes. Certaines encolures sont hautes pour compenser les bras et le dos, qui sont nus sous le boléro court. Beaucoup de ces robes légères de mousseline sont accompagnées d'un manteau trois quarts à manches évasées et courtes. Ils sont en alpaga-tussor ou en ottoman de teinte claire.

Pour le dîner, le tailleur du soir, noir le plus souvent, s'accompagne de blouses décolletées, d'organdi blanc brodé de pois noirs ou de corselets brodés. Le crêpe blanc se brode de perles fines en semis entre des plis religieuse, et le crêpe georgette noir est brodé de lignes de strass régulières pour de ravissantes robes courtes sans manches ornées de longues cravates souples d'organza noir ou blanc.

MOLYNEUX. ROBE DU SOIR EN TULLE BLANC AVEC CORSAGE TRÈS AJUSTÉ BORDÉ DE FLEURS.
ALWYN. « LA BIDASSOA », ROBE DU SOIR EN LAMÉ ARGENT.

NINA RICCI. MANTEAU EN GROS-GRAIN JAUNE.

CHRISTIAN DIOR. « JONQUILLE », PETITE ROBE PLISSÉE EN CRÊPE DE SOIE JAUNE. DÉCOLLETÉ BAIGNEUSE.

ON DE PARIS

Dans la nuit étoilée et claire, sur les terrasses ou les pelouses, les robes de grand soir à grande jupe semblent vraiment féeriques. Les épaules dénudées, le buste pris dans un corselet étincelant de pierreries, la jupe ample et longue soutenue de jupons balayant le sol. Les tulles ombrés sont nouveaux, dégradés du gris au jaune ou au rose. Les rubans pompadour s'entrelacent sur du tulle plissé blanc, la toile grise se pose sur du tulle de même teinte. Les robes du soir à jupe courte découvrent également le haut du buste. En mousseline ou plumetis, plissées ou cloches, elles s'étoffent de larges pans, de coquilles ou de panneaux plissés.

Les grands manteaux de mousseline assortis aux robes sont ravissants de légèreté, tandis que les vestes courtes et les boléros sont brodés de pierreries et de nacre et brillent de mille feux. De grandes écharpes de tulle assorti à la robe sont brodées de motifs pailletés argent ou or...

MAGGY ROUFF. « ESTORIL », ROBE DE COCKTAIL EN TOILE BLANCHE BRODÉE DE PERLES ET DE TOPAZES SUR LAQUELLE ON POSE UNE JUPE EN TULLE ÉCAILLE.

GILBERT ORCEL. COIFFURE DU SOIR ENTIÈREMENT BRODÉE DE PERLES FINES. UN TULLE TEINTÉ EST POSÉ EN AURÉOLE.

PLACE VENDOME : ÉLÉGANCE POUR AUTOMOBILE.

AVENUE VICTOR-HUGO : COSTUMES ROMANTIQUES.

SOUS LE SIGNE DE L'ÉLÉGANCE

QUELQUES-UNS de nos grands tailleurs parisiens ont adopté depuis peu une formule intermédiaire entre le « sur mesures » et le « prêt à porter ». Ce qui se traduit par une appréciable réduction des tarifs pour la clientèle masculine, car le souci d'élégance doit s'accorder avec un pouvoir d'achat diminué.

Et voici qu'un événement d'un ordre analogue vient mettre en effervescence les grands maîtres de la haute couture. Cinq d'entre eux, Carven, Dessès, Fath, Paquin et Piguet, ont décidé de faire équipe avec des confectionneurs. Chacun de ces couturiers créera pour chaque saison sept modèles qui seront répétés autant que l'on voudra et vendus dans vingt-cinq villes de province. Ces exemplaires en série porteront non seulement la marque « couturiers associés », mais aussi la « griffe » du couturier créateur du modèle.

Ce sera, en somme, de la confection de luxe, et les prix, évidemment, ne seront en rien comparables à ceux des robes que signent à l'ordinaire les promoteurs de cette formule.

L'initiative des cinq couturiers que nous venons de citer n'a pas, il faut bien le dire, trouvé uniquement des approbateurs. D'aucuns ont vu dans cette « vulgarisation » de la haute couture un danger menaçant pour le commerce de luxe-type. Rien, pensent-ils, ne devrait porter atteinte à son caractère artisanal. A cela les défenseurs de la couture-confection répliquent qu'il importe de baisser le prix des robes, celles-ci étant inaccessibles à une grande fraction de la clientèle.

Que sortira-t-il du conflit qui se dessine ainsi entre les tenants de la belle tradition et ceux qui n'aperçoivent de salut pour la haute couture que dans une adaptation de ses méthodes à cette évolution de la vie moderne à laquelle aucune classe sociale ne peut se flatter d'échapper ?

CI-DESSUS : PRÉSENTATION D'UNE COLLECTION A L'OCCASION DE LA NUIT DES BEAUX-ARTS. CI-DESSOUS : HONORÉ DE BALZAC, QUI S'ÉTAIT RÉINCARNÉ EN LA PERSONNE DE M. SUARNET, A RENCONTRÉ SES PERSONNAGES A SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS. CE FIACRE OU IL AVAIT PRIS PLACE AVEC LA DUCHESSE DE LANGEAIS (Mme ALICE COCÉA) INTRIGUAIT LES BADAUDS.

CI-DESSUS : LA COLLECTION DE MAGGY ROUFF A ÉTÉ PRÉSENTÉE PAR LA GRANDE COUTURIÈRE AU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE D'HAÏTI ET A Mme LA GÉNÉRALE BOUSCAT. CI-DESSOUS : AU COCKTAIL DES FLEURS, DONNÉ PAR LA PRINCESSE DE FAUCIGNY-LUCINGE, LES INVITÉES PORTANT LES ROBES ET LES CHAPEAUX LES PLUS JOLIMENT FLEURIS ONT EU DES RÉCOMPENSES.

Photographies Keystone, Decaux, Louis René, Maurice Petit, Agip et *France-Illustration* (P. Bizet).

A Garches, les laboratoires du docteur Debat (ci-dessus) sont d'un aspect engageant. Ci-dessous, la maquette du village, dont la première maison a été inaugurée récemment.

Dans les usines fleuries de l'avenir, le jardinier sera le collaborateur de l'industriel.

On travaille ferme a construire le village du personnel, qui comprendra 80 pavillons.

LA PLUS BELLE FRANCE

CITÉS ET VILLAGES SE PARENT

LES USINES FLEURIES

Au moment où des touristes étrangers plus nombreux encore que la saison dernière s'apprêtent à lui rendre visite, la France, en bonne hôtesse, décide de « faire toilette ». Après les itinéraires classiques des « voyages organisés », les grands circuits et les relais célèbres, les étapes gastronomiques, elle entend faire apprécier à ses hôtes la fraîcheur de ses petites villes provinciales, le charme des routes moins fréquentées à travers champs et hameaux.

Pour la « Semaine de la plus belle France », chacun a volontiers « mis la main à la pâte » : le Comité national, qui trouva en M^me^ René Mayer un dynamique commissaire général ; la Ligue urbaine et rurale, qui institua, voilà plusieurs années déjà, cette « semaine » ; les horticulteurs de France ; le Touring Club et le commissariat au Tourisme, intéressé au premier chef.

UN CONCOURS DE « DÉSENLAIDISSEMENT »

Il s'agissait, aux termes mêmes du programme, de procéder d'abord, dans toutes les communes, à un « désenlaidissement », chaque fois qu'il devenait nécessaire, avant de se lancer dans un effort d' « embellissement » toujours possible. On avait pointé du doigt la « place de l'Eglise », véritable centre des activités du village ou de la petite ville. Il ne fallait qu'un peu de bonne volonté pour nettoyer pavés et trottoirs, arracher les lambeaux de vieilles affiches, débarrasser un pan de mur des restes d'un placard publicitaire — un peu de goût pour parer les façades — et guère de travail pour planter quelques arbustes ici et là.

Moyennant ce bien modeste effort, le village, la petite commune prendront un aspect plus plaisant, plus pimpant qui, en fin de compte, sera autant apprécié des habitants eux-mêmes que des touristes.

LA FENÊTRE FLEURIE

Concours et promesses de prix sont venus stimuler, s'il en était besoin, l'ardeur des « embellisseurs », de l'amusant *rallye-papiers gras*, organisé en forêt de Fontainebleau par le T. C. F., au concours de la « fenêtre fleurie », lancé sous le patronage de la Société d'horticulture. Déjà il ne s'agit plus d'une semaine, mais d'un trimestre — au moins — de la « plus belle France ». Pour orner, dans chaque ville de plus de 10.000 habitants, balcons, fenêtres, et vitrines, les syndicats d'initiative, les municipalités, les fleuristes sont au travail, la capitale ayant donné l'exemple, le 18 juin, en fleurissant, au *gay Paris*, la place du Tertre.

FAÇADES CONCURRENTES

Au deuxième concours de la « façade fleurie », organisé par le Touring Club, trois catégories de concurrents vont affronter le double jugement de juillet et d'août : municipalités et bâtiments publics, particuliers et commerçants, postes de distribution d'essence. L'itinéraire choisi va de Trappes à Longjumeau, en passant par... Rambouillet, Chartres, Le Mans, Angers, Tours, Blois, Orléans et Arpajon ; il fait entrer dans la compétition plus de quatre-vingts communes.

CETTE VUE DES LABORATOIRES MONTRE L'HEUREUX RÉSULTAT OBTENU EN ENCADRANT DES BATIMENTS INDUSTRIELS D'ARBRES ET DE VERDURE. CI-DESSOUS, LA COUR DE L'USINE A ÉTÉ REMPLACÉE PAR CE BEAU JARDIN.

LA VILLE DE CRÉTEIL EST DOTÉE D'UN HOPITAL AUX INSTALLATIONS DES PLUS MODERNES. SA DIRECTION ET LA MUNICIPALITÉ S'INGÉNIENT A LUI DONNER D'ANNÉE EN ANNÉE UNE APPARENCE EXTÉRIEURE PLUS AGRÉABLE.

Pour apprécier les résultats déjà obtenus, point n'est besoin de parcourir l'ensemble. Une journée sur la « Nationale 10 » suffit. Sitôt dépassés les « Quatre-Pavés-du-Roy », Trappes sert de champ d'expériences aux *stations-service*. Il en est de toutes dimensions et de toutes couleurs : symphonie en blanc, bariolages rouges et jaunes, cubes massifs ou pylônes soutenant d'aériennes verrières. L'une est vouée aux troënes géométriques, l'autre abrite un « gonfleur » sous des roses rouges, et celle-ci encoche son toit de ciment pour respecter le tronc massif d'un platane géant. De Coignières aux Essarts, auberges et hostelleries rivalisent, étalées le long de la route ou retranchées derrière des murets couverts de vigne vierge. Il y a — semble-t-il — deux grandes « écoles » : carrelages et caisses de fleurs, parasols plantés à même l'herbe drue. Aux Essarts, une blanche hostellerie et une mairie rose tendre s'opposent sous les pierres noircies d'un vieux clocher, et l'on pourrait penser que les pavés bombés de la petite place ont été frottés un à un tant ils luisent au soleil.

Aux abords de la Forêt Verte, la moindre bicoque met un point d'honneur à se dissimuler derrière des feuillages sombres, et tel restaurant renommé passerait inaperçu — plongé qu'il est dans la verdure — sans un poteau de signalisation rouge vif. Passé Rambouillet, où stationnent longuement les cars d'excursion, la petite école-mairie de Saint-Hilarion affiche des géraniums roses, un cadran d'horloge fraîchement peint, au beau milieu d'un champ de coquelicots...

La tâche des examinateurs ne sera pas facile !

A L'INTENTION DE SON PERSONNEL, UNE IMPRIMERIE DE CRÉTEIL A VOULU JOINDRE L'UTILE A L'AGRÉABLE. DANS LE VASTE JARDIN ATTENANT AUX ATELIERS, LES FRUITS ET LES LÉGUMES SONT CULTIVÉS AVEC LES FLEURS.

A Nanterre, cette fabrique d'automobiles dissimule ses murs sous le feuillage et dispose dans les espaces libres des parterres fleuris.

Une vive émulation règne entre les trois catégories de concurrents des « Façades fleuries ». La photographie ci-dessus montre une des stations-service dont Trappes est le champ d'expériences.

LES « SITES INDUSTRIELS »

Après les « gares fleuries », les « villages coquets », voici enfin « l'usine-jardin ». L'idée est déjà ancienne, le projet vieux de cinq ans ; la réalisation sera lente, mais le départ est pris. Depuis avril 1950, un concours pour l'aménagement paysager des usines est ouvert, tout le règlement a été établi par M. R. Joffet, des Services techniques de la Ville de Paris. Le promoteur, M. Lucien Lainé, vice-président de l'Association des cités-jardins de France, en précise ainsi la portée : « Il existe en France de belles usines d'une architecture appropriée et dont les aménagements horticoles sont louables, mais c'est malheureusement l'exception. Que de bâtiments à l'aspect sinistre, de murs lépreux, de cours poussiéreuses ou boueuses, de terrains vagues encore inutilisés ! Les arbres, les plantes grimpantes camoufleront les laideurs et les vétustés industrielles. » Les postes de contrôle, qui évoquent le lycée et rappellent la caserne, gagneront beaucoup — et l'humeur du préposé cerbère, également — à se laisser envahir par une glycine mauve, un rosier sarmenteux, une rustique vigne vierge, voire une vigne à raisin.

Un exemple — à vrai dire somptueux — est déjà proposé aux futurs concurrents de l'usine fleurie : les laboratoires Debat, à Garches, où l'on inaugurait, la semaine passée, le premier des quatre-vingts pavillons destinés au personnel. De la formule « coron » au domaine de Garches, aux vergers de Beauvais, le chemin parcouru est déjà considérable. « Les paysages que l'usine enlaidissait lui empruntent désormais des agréments imprévus, et l'on est réjoui de la voir s'inscrire dans un site avec autant d'élégance que le clocher, le château, le moulin... » Cette phrase, que le mécène de Garches avait placée au conditionnel dans son discours à la dernière séance annuelle des cinq Académies, a déjà pris une signification actuelle.

Les travailleurs, de leur côté, trouveront plus accueillante et moins sévère l'usine où ils viennent accomplir la dure tâche quotidienne.

« Je voudrais que le monde soit un jardin, le travail, une joie et la vie, une fête... » Cette phrase, qui figure sur un pavillon des laboratoires Debat, ne constitue-t-elle pas tout un programme ?

Peut-être verrons-nous se constituer un jour un « Comité des sites industriels » sur le modèle de celui qui protège déjà heureusement les « sites et monuments ». Des *villages fleuris* aux *usines-jardins*, l'œuvre d'embellissement, qu'une simple « semaine » vient de signaler brillamment, devrait pouvoir se poursuivre durant les cinquante-deux semaines de l'année.

Claude Thomas.

Photographies Claude Thomas et Henri Parnotte.

LE PRESTIGIEUX VIRTUOSE EDWIN FISCHER JOUE ET DIRIGE LE « CONCERTO » POUR TROIS PIANOS DE BACH. LES DEUX AUTRES SOLISTES SONT REINE GIANOLI, A GAUCHE, ET HELENA COSTA, A DROITE.

STRASBOURG CÉLÈBRE BACH DÉVOTEMENT

PAR ROBERT KEMP

QUINZE jours consécutifs, et par dix-huit grandes manifestations musicales, Strasbourg a célébré le deuxième centenaire de Jean-Sébastien Bach. La « Société des Amis de la musique », présidée par le docteur Pautrier, professeur honoraire à la Faculté de médecine, avait placé cette commémoration sous la présidence d'honneur d'Albert Schweitzer, ardent apôtre de Bach à Strasbourg, et son plus lumineux exégète. Albert Schweitzer est bien loin d'Europe en ce moment. Il est à Lambaréné !... Mais nous avons pensé à lui, et aux joies que, peut-être, les ondes lui ont apportées, qui le reliaient à nous.

Je ne pense pas que dans une autre ville française que Strasbourg, à population égale, on réunirait, pour écouter Bach, des foules aussi ferventes, croyantes, silencieuses et enthousiastes ! Aux cinq concerts que j'ai pu suivre, il n'y avait pas un vide. Et cependant les Strasbourgeois avaient déjà écouté dix concerts. Ils avaient entendu un récital d'orgue d'Albert Marchal ; un de violon avec Menuhin ; deux de piano avec Monique Haas et Dinu Lipatti. On leur avait donné la *Passion selon saint Matthieu,* sous la direction de Fritz Münch, à l'église Saint-Guillaume, une partie l'après-midi, la seconde le soir. Ils avaient pu comparer à Bach ses contemporains et ses fils, ceux-ci dans une « soirée sérénade » où avaient chanté Suzanne Danco, Elsa Cavelti, Haeffliger et Mack... Car les Strasbourgeois me font penser à ces oiseaux au bec fin qui picorent de-ci, de-là, choisissant les graines les plus succulentes... Eux, c'est sur la carte d'Europe (occidentale) qu'ils saisissent les virtuoses les plus parfaits...

Il m'a semblé que Bach, modèle d'ordre, d'équilibre et de clarté, pouvait symboliser le rôle politique que Strasbourg est maintenant appelé à jouer : cerveau de l'Europe. On cite toujours le mot de Beethoven sur Napoléon : « Si je m'y connaissais à la guerre comme à la musique, je le battrais. » Ce dont la terre a besoin, c'est d'un Bach contrepointant les nations comme il faisait, lui, les lignes mélodiques, donnant à chacune son rôle, celle-ci violon, cette autre hautbois, et encore cette autre la contrebasse ; réalisant l'équilibre, l'harmonie, ajustant les rythmes et n'organisant, entre les thèmes, que des combats courtois et pacifiques... L'histoire des hommes n'a pas son Bach. On a cité Périclès, Auguste, Charlemagne... Ils tendaient vers Bach. Lui les surpasse tous.

Et Strasbourg paraissait heureux de ces fêtes de l'esprit. Jamais la ville ne m'a semblé plus animée, plus joyeuse, ni plus prospère ; regorgeant de belles et bonnes choses ; guérie de ses souffrances ; baignée de douce lumière ; à la fois antique et adolescente.

J'ai d'abord entendu un récital de Marcel Dupré, aux orgues vieillottes et d'un timbre charmant de Saint-Pierre-le-Jeune ; une adorable église, peinte à l'intérieur comme Notre-Dame-la-Grande de Poitiers et dont la silhouette rouge dans un écrin d'arbres est un saisissement pour l'arrivant. Sur les trois petits claviers de Silbermann, Marcel Dupré, dont les doigts sont tout de suite « chez eux », fit admirer en plus de ses hauts « coursiers de bataille », comme la *Fugue en* mi *bémol* et la grande *Toccata en* ré *mineur,* six « chorals » — transcrits pour orgue seul de cantates avec voix et orchestre — qui sont des joyaux d'esprit et de sentiment. Ils sont de 1747. L'orgue de Silbermann est leur aîné de quarante ans. Il les a accueillis comme des enfants en fleurs. J'en avais les yeux humides, tant c'était doux, familial et fin...

Mme Aimée Van de Wiele a joué tout un soir, au clavecin, les *Variations Goldberg.* Elle a des mains légères et caressantes, et la clarté de son jeu est exemplaire. Fait-elle, de ces variations extraordinaires, des paysages, des saynètes dramatiques, des ballets miniatures — ce qui se doit, surtout pour la deuxième « série » — ainsi que le faisait Wanda Landowska ? J'ai eu l'impression qu'elle préférait s'en tenir à la musique pure et n'y ajouter « ni peinture ni littérature », selon le décret de Gédalge. Or, quand on croit aux « correspondances », il est permis de regretter l'ultra-musique. Mais quoi, Wanda est en Amérique. Elle nous a abandonnés... Si une claveciniste peut tromper notre chagrin, c'est l'aimable Mme Van de Wiele ! Mais quel inépuisable filon, ces *Variations*... Elles répondent à toutes les exigences et à tous les caprices de l'esprit et du cœur.

Voici une artiste exquise, c'est Mme Eva Heinitz, qui joue de la viole de gambe avec une justesse, une distinction rythmique et une intelligence singulières. Elle a, entre autres bijoux sonores, joué, de deux Français contemporains de Bach (Caix d'Hervelois et Marin Marais), des pièces d'une perfection de diction et d'une malice charmantes. C'est à croire que dans ces siècles civilisés tout le monde écrivait joliment la musique, comme on écrivait les lettres intimes. Puis — curiosité technique qui n'a pas entraîné de grandes satisfactions esthétiques — M. Georges Frey a utilisé un archet courbe, à crins souples, avec lequel on peut étreindre les quatre cordes du violon, ce qui permet de jouer les parties du contrepoint sans arpéger les accords de rencontre. Je demeure sceptique quant à l'avenir de cette « résurrection ». Les résultats sont âpres et douloureux. Mais quelles délices nous goûtions, le long de l'*Offrande musicale,* si habilement réalisée, organisée et instrumentée par Igor Markevitch, qui la dirigea d'une baguette-fleuret agile comme la lame de d'Artagnan ! Je ne suis pas un puritain, un quaker de la musique... Igor Markevitch a répandu de la lumière sur la partition ; il y a fait circuler de l'air frais. Ensuite, le public a été soulevé d'enthousiasme pour le *Concerto* à quatre pianos écrit (pour clavecins) par Bach d'après un *Concerto* pour quatre violons de Vivaldi que nous devions entendre le lendemain. A qui donner la palme ? Vivaldi et ses violons, ou Bach et ses pianos... Les pontifes discutent. Mais, sans hésiter, je vote Bach, dont le *largo* flotte entre ciel et terre, étendant comme des ailes des arpèges de lumière... C'était l'effervescent, le toujours jeune Edwin Fischer qui menait le quatuor, avec Reine Gianoli, les mains les plus mignonnes et les plus robustes du peuple des pianistes, la Portugaise Helena Costa et C. Auguste Schirmer... Le dernier concert auquel j'aie pu assister était dirigé par le Polonais Paul Klecki, avec fougue et solidité. Il était consacré aux contemporains de Bach. On s'est réjoui des petites *Sinfonies pour les soupers du roi* de de La Lande (1657-1724) réalisées par Désormière, d'une enivrante *chaconne* de Purcell, du rêveur *Concerto* pour orgue et orchestre de Hændel et de son *Concerto grosso en* ré *mineur,* dont le dernier morceau, si populaire, n'en est pas moins une perle de la musique de tous les temps.

Photographie Klein.

LES LIVRES

PAR ANDRÉ ROUSSEAUX

La Vie exemplaire d'Estienne d'Orves

Je revois, quand elle apparut sur les murs des stations du métro, l'affiche du 29 août 1941 : l'affiche en deux langues, *Bekanntmachung* et *Avis, signé : Der Militärbefehlshaber in Frankreich.* Il y était annoncé que « trois condamnés à mort à cause d'espionnage » avaient été fusillés ce jour-là. Le premier des trois noms cités était celui d'Henri-Louis-Honoré, comte d'Estienne d'Orves. Cette affiche voulait être un instrument d'intimidation à l'égard des Français. Elle leur révéla le nom d'un des premiers en date parmi les héros de la résistance. Quant à l'accusation d'espionnage, elle avait une contre-partie que nous ne pouvions pas connaître alors : ce sont les considérations dont le tribunal allemand avait fait précéder l'arrêt de mort. Les voici : « Le tribunal se trouvait en face d'une tâche lourde. Il fallait juger des hommes et des femmes qui s'étaient manifestés comme des personnes de mérite, d'une grande fermeté de caractère et qui n'ont agi que par amour de la patrie... » L'ennemi lui-même consacrait l'héroïsme des combattants de la France libre.

La Vie exemplaire du commandant d'Estienne d'Orves (Plon) nous est retracée par lui-même et par les témoignages de quelques-uns de ses compagnons dans le livre que voici. M. Guillain de Benouville, qui nous présente ces textes, écrit dans sa préface : « Je ne peux dire combien je souhaite qu'ils soient lus par tous les Français. » Voilà, certes, un ouvrage qu'on voudrait voir dans toutes les bibliothèques publiques et scolaires. La grandeur y semble toute simple, tant il est dans la nature même d'un Estienne d'Orves de vivre en homme d'honneur.

Lors de la capitulation de juin 1940 Honoré d'Estienne d'Orves n'hésite pas. On peut même dire que nulle question ne se pose pour lui sur le parti à prendre. Il dira plus tard : « J'ai considéré que mon devoir était de continuer (la guerre) puisque tout n'était pas perdu. Bien d'autres Français étaient prisonniers et ne pouvaient rien faire. J'étais libre. J'ai continué la lutte pour la France. »

En ces jours-là le lieutenant de vaisseau d'Estienne d'Orves était officier d'ordonnance de l'amiral Godfroy à bord du *Duquesne* au mouillage d'Alexandrie. Il est aussitôt de ceux qui offrent leur concours au général Legentilhomme pour reconstituer des unités de combat. Le 9 juillet il est au Caire, le 19 il part de Suez pour un voyage qui le conduira tour à tour à Aden, à Mombaza, à Durban, au Cap, à Sainte-Hélène, enfin à Londres, où il arrive en octobre. Il tient alors un journal qui relate cette partie de son histoire. Il tiendra un autre journal dans sa cellule, durant les semaines de 1941 qui sépareront le jour de sa condamnation à mort de celui de son exécution. Mais n'allons pas trop vite.

A Londres, il se jette dans l'organisation de la Résistance. Affecté au 2e Bureau, il est attiré très vite par l'idée d'établir ou de resserrer la liaison avec la Résistance intérieure. Il fallait rentrer en France clandestinement, prendre contact, établir des réseaux. Il fallait : c'est-à-dire que lui, avant tout autre, devait y aller. Toujours on l'avait vu donner de sa personne. Un jour, à Toulon, en décembre 1939, pour réparer une fuite de mazout au flanc du *Duquesne,* plutôt que de faire venir un scaphandrier, il avait plongé lui-même, sans scaphandre, dans l'eau glacée. Il ne prêchait pas le devoir, il donnait l'exemple. Il dut discuter longuement avec le général de Gaulle pour lui arracher l'autorisation de partir. Le 22 décembre 1940 il débarquait en Bretagne. « Me voilà encore sur la terre de France », dit-il en se laissant tomber à genoux sur le sol de terre battue, dans l'humble maison de pêcheurs où l'attendaient des complices inconnus. La terre de France, jusqu'au Mont-Valérien, le 29 août de l'année suivante, il ne devait plus la quitter.

Son nom ne doit pas être séparé de ceux de ses camarades de combat : Maurice Barlier, Yan Doornick, Jean-Jacques Leprince, Daniel Dohet ; les deux premiers, fusillés avec lui, les deux autres, morts en déportation. Leur réseau n'a pas pu travailler plus d'un mois. D'Estienne d'Orves est arrêté dans la nuit du 21 au 22 janvier 1941. Son procès commence le 13 mai. Douze jours après, c'est la condamnation à mort. C'est alors qu'on arrive à la partie sublime de la vie d'Estienne d'Orves et du livre qui l'évoque.

Le reste de l'ouvrage est composé, je l'ai dit, de lettres, de fragments de journal, de témoignages d'amis et de camarades, dans la marine, dans la Résistance, en prison. A partir du 4 juin 1941, aussitôt après sa condamnation, Honoré d'Estienne d'Orves commence à couvrir des cahiers de notes quotidiennes. Il écrit ses impressions journalières, ses réflexions. Il lit beaucoup et prend des notes de lecture, inscrit des citations. Il pense aux siens, à son pays, à sa foi. Il continuera jusqu'à sa mort.

Un mot suffit à rendre compte de ces pages admirables : l'espérance. D'Estienne d'Orves sait qu'il est condamné à être fusillé. Mais un recours a été introduit par son avocat. Alors il espère, quelle que soit l'issue de l'alternative. Il espère rentrer dans la vie mortelle si cela lui est accordé. Il espère la vie éternelle et attend avec joie le moment d'y accéder si ce moment est venu. Il vit dans la sérénité. Le mot *sérénité* est celui qu'il écrit à la première page du premier de ces cahiers. Il y a une sainteté rayonnante dans ce tranquille héroïsme. Le 29 août, dans le camion qui les conduira au Mont-Valérien, d'Estienne d'Orves et ses compagnons iront au supplice en priant et en chantant.

LE THÉATRE

PAR YVES GANDON

La Cagnotte

Aux quatre coins

Cher vieux Labiche ! Il faut bien reconnaître que si certaines de ses pièces, comme *le Chapeau de paille d'Italie,* ou *le Voyage de Monsieur Perrichon,* ou *Célimare le bien-aimé,* ont conservé toutes leurs vertus comiques, d'autres, dont justement *la Cagnotte,* nous agacent un peu. Et peut-être mettons-nous quelque injustice dans cet agacement. Car notre humeur est après tout à base de nostalgie. Nous trouvons que ses personnages sont des fantoches qui s'intéressent à des choses bien mesquines et dont la médiocrité même n'appelait point l'effort d'une caricature. Nous pensons que leurs extravagantes aventures s'accommodent trop souvent d'une philosophie puérile qui tourne à la niaiserie. Ce n'est plus de la satire, mais de la complaisance à toutes les calembredaines. Et pourtant, et pourtant y a-t-il si loin de *la Cagnotte* au *Petit Café,* qui présente au moins une situation identique : celle du repas dans le restaurant à la mode ? Et la scène chez le marieur Cocarel ne garde-t-elle pas une saveur presque contemporaine, si l'on s'en rapporte aux annonces matrimoniales des journaux ? Seule la scène au poste de police, où le rude Colladan attaque le mur à coups de pioche, abuse vraiment des indulgences accordées au vaudeville. Mais si tout cela manque un peu trop, pour notre goût, d'inquiétude métaphysique, sociale et de tous les « ismes » à la mode n'est-ce pas parce que nous avons perdu le secret des bonheurs simples ?

Ne reprochons donc pas à la Comédie de Saint-Etienne, dirigée par Jean Dasté, d'avoir monté une pièce qui, depuis plus de trois quarts de siècle (elle est de 1864), fait le bonheur des patronages. Sa mise en scène est fort honnête, avec des parties ingénieuses. Les décors, volontairement réduits jusqu'à faire une seconde scène sur la scène même, par un jeu de panneaux tournants, peuvent se succéder sans baisser de rideau. Ils sont agréables, sans faste ni mauvais goût, et je note avec plaisir qu'ils ont été réalisés dans les ateliers de la compagnie sous la direction de Mme Geneviève Brahem et de M. Raymond Dedieu. A chacun des cinq actes, Denyse et René Lafforgue ont ajouté quelques couplets, avec musique de leur cru, qui relèvent gentiment la sauce. Le mouvement d'ensemble est bon, quoiqu'il eût gagné à être un peu plus vif.

L'interprétation est dominée par René Lafforgue, deux fois nommé, qui a campé du fermier Colladan une silhouette fort colorée. Jean Dasté, dans le rôle central de Champbourcy, s'est montré prudhommesque à souhait, et je louerai encore pour leur intelligence MM. Maurice Garrel et François Perrot. Les dames ont un jeu plus incertain, encore que Mlle Jeanne Girard montre de la grâce et Mlle Françoise Bertin, de l'assurance. N'hésitons pas à dire que la Comédie de Saint-Etienne mérite des compliments.

Aux quatre coins, de M. Jean Marsan, que représente le théâtre Gramont, est une farce de la IVe République, comme *la Cagnotte* était une farce du Second Empire, et l'on voit que les mœurs ont changé. Deux jeunes couples, parfaitement irréguliers, plus une de leurs amies, vivent en phalanstère dans le même appartement, à cause de la crise du logement. Vous voyez d'ici les périls qui peuvent résulter de cette cohabitation. La chair est faible et le titre de la pièce prometteur. Eh bien, je crains que vous ne vous trompiez. L'auteur se promène sur la corde raide et y fait évoluer ses personnages sans tomber dans le drame ni dans le vaudeville avec lit sur la scène. Il a de l'esprit et n'en abuse pas. Il exploite les situations et les retourne avec adresse. Sa pièce fait penser à un tour de cartes réussi. Elle ne vise ni à la profondeur ni à la sublimité, mais au divertissement, et elle y réussit sans effort. A peine trois ou quatre répliques d'un goût un peu osé appelleraient-elles le coup de ciseaux. Le dialogue est dans l'ensemble alerte et savoureux.

Et les acteurs ! Dieu ! qu'on a de plaisir à féliciter un comédien tel que Jacques Dynam ! Quel naturel dans l'ahurissement ! Quelle autorité dans la résignation désolée ! Quelle fougue dans sa colère de faible bafoué ! Jacques Dynam est en possession de tout son talent. Et Mlle Bernadette Lange ! Elle a dans le visage quelque chose d'Annabella au temps de *Sous les toits de Paris* : cela pour le charme. Mais son jeu n'est pas inférieur à ses moyens physiques : elle nous offre le plus beau sourire du monde ; elle minaude, marivaude, ordonne, menace, fond en attendrissement, tout cela avec une maîtrise qui enchante. Huguette Faget ne perd pas une occasion de rire et de faire rire. Nadine Alari joint à la coquetterie le frémissement et le feu. Et Jean Marsan, auteur-acteur, se sert lui-même à sa façon.

Je ne serais pas surpris que cette aimable comédie sans prétention, spirituelle et admirablement jouée, fît une longue carrière.

PETITES CHRONIQUES

LES ANCIENS DU C. E. F. EN ITALIE

Sur l'initiative de l'Association du corps expéditionnaire français du Maroc, les vétérans de ce corps glorieux sont revenus sur les lieux qu'en 1943 et 1944 ils avaient illustrés de leurs victoires, sous la conduite du général Juin. Ils ont voulu revoir les champs de bataille et s'incliner sur les tombes de ceux qui ont payé de leur vie cette épopée.

C'est au cimetière militaire français de Capodimonte que leur pèlerinage a commencé, puis à Venafro, où les Français ont fleuri les tombes de leurs camarades et assisté à la montée des couleurs. Après quoi ils ont revu Cassino. Du haut du mont Cassin, le général Juin a fait le « kriegspiele » des opérations dont ils avaient été les protagonistes obscurs. Car ce fut leur trouée à travers les monts Aurunci qui fit sauter le verrou de Cassino et ouvrit la route de Rome.

La Ville éternelle, à la libération de laquelle ils avaient si puissamment contribué, allait les recevoir le lendemain. Une messe fut célébrée à Saint-Louis-des-Français, en présence des ambassadeurs de France près le Quirinal et le Vatican, par le cardinal Tisserant. Une cérémonie se déroula à Monte Mario, où ont été inhumés tous les combattants tombés entre Rome et Florence.

Dans le cimetière, où les croix voisinent avec les croissants, au pied du monument qui symbolise le sacrifice des hommes du

Au mont Cassin, le général explique la bataille.

C. E. F., un bataillon italien rendait les honneurs. Le ministre de la Défense, M. Pacciardi, avait tenu à s'associer à cet hommage. Le ministre avait à ses côtés les chefs d'état-major italiens. Les ambassadeurs de France étaient là avec les principaux membres de la colonie française. Le général Juin fut ensuite reçu en audience privée par Pie XII, qui, plus tard, accueillit les anciens combattants. Le soir, une réception fut offerte au palais Taverna par l'ambassadeur de France près le Saint-Siège.

Il ne restait plus aux hommes du C. E. F. qu'à remonter encore vers le nord pour refaire le chemin autrefois arrosé de leur sang. Les anciens du C. E. F. ont ainsi rapporté d'Italie de nouveaux souvenirs qui compléteront l'album qu'ils avaient composé au prix de tant de souffrances et de sang.

M. B.

Au Monte Mario, le général Juin, entouré de MM. Fouques-Duparc (à gauche), Wladimir d'Ormesson et des officiers italiens.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

LA SUISSE :

Edgar Bonjour, *Histoire de la neutralité suisse : trois siècles de politique extérieure fédérale* (La Baconnière, Neuchâtel, 414 pages). La neutralité suisse est en Europe la seule à laquelle soit accolée l'épithète « perpétuelle ». Mais c'est une réalité plus reconnue que connue : on s'incline devant son ancienneté, on ignore son fonctionnement. Le professeur Bonjour nous expose ce fonctionnement en détail, à l'aide d'une documentation exhaustive puisée dans les archives fédérales et cantonales.

Si la bataille de Marignan a replié les confédérés sur eux-mêmes et freiné leur politique d'expansion, ce n'est qu'en 1674 que le principe de la neutralité suisse fut élevé au rang de maxime d'Etat. Les conditions géographiques furent pour beaucoup dans cette décision : au milieu d'une Europe surpeuplée, d'Etats envahisseurs et de princes querelleurs, la Suisse avait une prédestination naturelle à l'isolement.

Mais ce vocable « neutralité » a couvert des conceptions juridiques et des états de fait fort différents. La pratique devança la théorie. En dépit de son « impartialité », la Suisse fournit des mercenaires aux puissances étrangères : la neutralité consistait à procurer du recrutement à tous ceux qui le demandaient, sans discrimination. Au début du XVIII[e] siècle elle avait plus de 40.000 soldats au service étranger (France, Pays-Bas, Savoie, Espagne, villes impériales).

La Révolution française et le Directoire mirent les confédérés à rude épreuve. Un homme d'Etat bernois, parlant de la France et de l'Angleterre, en viendra à dire : « Nous nous trouvions mieux entre deux nations ennemies qu'entre deux qui sont amies. » Le Directoire helvétique dut signer avec la France une alliance qui était la violation de la neutralité du pays. Puis les Etats alliés exigèrent l'adhésion de la Suisse à la coalition contre Napoléon : cette neutralité fut ainsi abandonnée pendant les Cent Jours.

Le Congrès de Vienne et le traité de Paris lui reconnurent un caractère perpétuel.

En 1914 le gouvernement fédéral proclama sa neutralité dès le 4 août. M. Bonjour évoque les courants de sympathie qui se manifestèrent pour les pays de l'Entente et le rôle humanitaire de la Croix-Rouge helvétique, qui hébergea 60.000 internés, dont 37.000 Français.

La participation de la Suisse à la Société des Nations remit sur le tapis la question de la neutralité : elle fut dégagée de certaines obligations (notamment les sanctions économiques).

Après avoir « vogué pendant dix-huit ans dans les eaux incertaines de la sécurité collective », elle retrouva sa neutralité absolue dans la seconde guerre mondiale, non sans de vives alertes, car il s'en fallut de peu que Hitler n'envahit le pays pour incorporer le « hérisson fédéral » dans sa sphère d'action. La Suisse fut alors un foyer européen d'espionnage et de propagande ; les autorités durent déployer autant de prudence que de vigilance pour éviter des incidents diplomatiques. Elles n'en hébergèrent pas moins, en dépit des menaces allemandes, plus de cent mille émigrés.

La Suisse reste aujourd'hui à l'écart des « blocs » qui divisent l'Europe, refusant même — pour le moment — de participer aux travaux de l'Union européenne. Comme le dit M. Bonjour, les exigences de la solidarité et de la neutralité sont malaisées à concilier.

ALBERT MOUSSET.

COURRIER MUSICAL

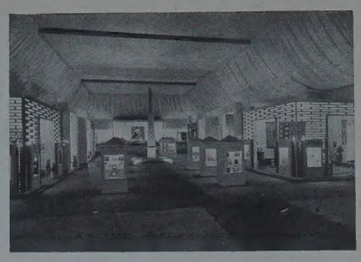
Une des plus belles voix du monde... le terme n'est pas excessif pour Victoria de Los Angeles. Tous ceux qui l'avaient entendue à Toulouse ou viennent de l'entendre à Paris ont été éblouis par ce timbre, à la fois rayonnant et velouté, son étendue, et cette merveilleuse agilité vocale. Triomphatrice au concours international de Genève, Victoria venait de Barcelone ; c'est dire qu'aux souplesses et aux grâces méditerranéennes s'ajoutent lumière, chaleur et rythme qui font l'Espagne ensorceleuse. L'ensemble évoque une race qu'on croyait éteinte : celle de la *prima donna*. L'Opéra, l'an dernier, confia un grand rôle à Victoria de Los Angeles; qu'il récidive !

Le jeune pianiste français Samson François, qui revient d'Amérique couvert de lauriers, avoue réaffronter le public parisien avec quelque appréhension. Sentiment commun à bien des artistes... Mais Samson François s'est imposé plus et mieux encore qu'autrefois. Artiste et musicien au sens le plus rigoureux du terme (il compose des œuvres de vive originalité qu'il se doit de nous faire entendre bientôt), il est de ces virtuoses qu'une admirable technique a définitivement libéré des problèmes d'exécution. Il les survole, et ainsi nous restitue, dans la poésie, le rêve et la couleur sonore, l'essence même de la musique.

Autre retour d'Amérique : Manuel Rosenthal. Reprenant pour un soir sa place au pupitre de l'Orchestre National il a conduit d'abord pour le violoniste André Gertler le concerto d'Alban Berg. Dédié à la mémoire « d'une amie perdue » par un grand inspiré, disciple génial de Schoenberg, le concerto de Berg torture et ravit ; il utilise les moyens les plus audacieux, s'aventure au delà du possible, explore les régions les plus noires de l'humaine douleur avant de se perdre dans l'extase. Sa diabolique difficulté d'exécution participe au sombre délire. Puis Manuel Rosenthal nous a donné la première audition de son poème symphonique *Magic Manhattan* ou *un Français se souvient de New York*. La partition, magnifiquement orchestrée, nous conduit, au moyen d'une série de tableaux colorés, du charivari de la gare à la majesté du lever du jour sur l'Hudson, en passant par Times Square, les mauvais quartiers et le métro aérien.

J'ai dû renoncer aux quatre sonates romantiques annoncées par Lucy Caffaret; Joseph Szigeti, qui effectuait sa rentrée le même soir, m'a retenue malgré moi. Il est une sorte de prince du sang du violon, incisif, volontaire, tout nerfs et muscles. On ne peut résister à ce jeu dominateur et séduisant, précis, net, et toujours d'une suprême distinction. Et l'on admire aussi, dans un programme où seules trouvent place de grandes œuvres denses (Brahms, Bach, Bartok, Szymanovski, Prokofieff), la pureté de style et la personnalité des traductions.

L. MAURICE-AMOUR.



L'EXPOSITION FRANÇAISE DE COPENHAGUE

Il ne faut pas être surpris du succès remporté par la manifestation organisée dans la capitale danoise par le Comité permanent des foires à l'étranger, et inaugurée par le roi de Danemark et par M. Buron, secrétaire d'Etat à l'Economie nationale. Malgré le beau temps et une chaleur qui attiraient les citadins sur les plages de la Baltique, le nombre des entrées a largement dépassé les prévisions.

Le succès tient autant au talent de l'architecte M.-L. Gauthier et des décorateurs parisiens Jean Leblanc et Rémy Hétreau qu'à l'étendue de la gamme des productions françaises présentées. Sans doute, les productions de qualité et de luxe comme les dernières créations d'art appliqué sont-elles largement représentées. Mais en même temps sont offertes à la curiosité des visiteurs les plus récentes réalisations françaises dans le domaine de la mécanique, de l'optique, du matériel électrique et de l'outillage.

Une section des arts du théâtre, due à Suzanne Reymond, retient l'attention, tandis que la rotonde de la soierie fait honneur aux productions lyonnaises.

L'exposition a été complétée par une section des territoires d'outre-mer, dont la présentation est particulièrement heureuse, ainsi que par un petit pavillon du tourisme, réalisé par le commissariat au Tourisme, et dont l'insuffisance est d'autant plus regrettable qu'en 1949 la France a reçu la visite de cent mille touristes danois.

Des galas, au cours desquels ont été présentées les collections de haute couture ; des concerts, avec la musique du 21[e] chasseurs à pied ; des spectacles de marionnettes par la troupe de Jacques Chesnay ; des films documentaires enfin ont contribué à créer dans l'exposition une atmosphère bien parisienne. Celle-ci, déjà symbolisée par la reproduction de l'obélisque de la place de la Concorde, au centre de l'exposition, est prolongée au centre même de la ville par un remarquable ensemble de vitrines ornées aux couleurs françaises qui exposent les productions de Dior, Nina Ricci, Lancôme, Lubin, Lanvin, Rochas, Hermès, Louis-Philippe, d'Orsay, Carven, Schiapparelli, Guerlain, Paquin, Révillon, Worth, Patou, Lucien Lelong, Daum, Lalique, Baccarat, etc. En outre, un agent de police parisien, sur la place de l'Hôtel-de-Ville, règle la circulation, démonstration que la curiosité des Danois transforme chaque jour en un embouteillage monstre.

Il est hors de doute que la réussite de cette exposition entraînera un nouveau développement des échanges commerciaux franco-danois. Il en résultera en même temps un resserrement des liens d'amitié déjà profonds qui unissent le Danemark et la France.

GILLES GOZARD,
rapporteur du budget des Affaires économiques à l'Assemblée nationale.

PARIS ET SA POLICE

Des presses de Dominique Viglino, à Bourg-la-Reine, vient de sortir un livre dont le texte est de Léo Larguier, de l'académie Goncourt, *Paris et sa police*, à qui le cent cinquantenaire de la préfecture de police confère une particulière actualité. Il s'agit d'une édition de grand luxe, illustrée de quarante eaux-fortes originales avec quatre hors-texte en couleurs du peintre-graveur René Zimmermann, sur grand vélin d'Arches à la forme. Le tirage a été limité à 1.000 exemplaires. Chaque volume est livré en feuilles dans un double emboîtage ; la livraison est immédiate.

Pour recevoir le livre : envoyer nom et adresse avec un chèque de 8.000 francs à M. le président de l'Association artistique de la préfecture de police, 7, boulevard du Palais, IV[e]. (Tél. : Odéon 43-80, poste 346.)

M. PERILLIER ENTRE EN FONCTIONS

Le nouveau résident général de France en Tunisie, M. Louis Perillier, a pris possession de ses hautes fonctions. Le voici photographié à son arrivée dans la capitale de la Régence, ayant derrière lui (de gauche à droite) l'amiral Rue, le général Molle, commandant supérieur des troupes de Tunisie, le colonel Huguet, le général Tahar Maoui, directeur du protocole de S.A. le bey, et M. de la Chauvinière.

LES « POULBOTS » FÊTENT UN AMI

A l'occasion de la Fête des Mères, les « Petits Poulbots » se virent ouvrir les portes de l'Elysée. L'initiative de cette réception, accordée par le président et Mme Auriol aux jeunes de la Butte, revenait à M. Reynal, attaché de presse à la Présidence. Ses petits amis ne l'ont pas oublié et lui ont ménagé, un beau dimanche, une réception enthousiaste. Cantinières et tambour-major en tête, ils sont allés l'accueillir place Jean-Baptiste-Clément. Et tambours de rouler... Nommé citoyen d'honneur de Montmartre, M. Reynal inaugura ensuite les arènes des P'tits Poulbots : un charmant théâtre « antique » en miniature, construit à l'intention des gosses de Montmartre.

L'ACADÉMIE DE DIJON ET JEAN-JACQUES ROUSSEAU

La France possède un certain nombre d'académies régionales dont certaines eurent jadis une vaste notoriété. Celle de Dijon, notamment, couronna J.-J. Rousseau en juillet 1750, après l'avoir fait surlauréat, à la suite de son concours littéraire de 1749.

Or, ces jours derniers, l'académie dijonnaise — dont le titre exact est : Académie des sciences, arts et belles-lettres — a fêté par une séance solennelle tenue en l'hôtel des ducs de Bourgogne le deuxième centenaire de cette distinction accordée au grand écrivain genevois. Il y eut un discours du recteur, M. Marcel Bouchard, un autre de M. Albert Picot, conseiller d'Etat, un troisième de M. Henri Naëf, président de la Société d'histoire de la Suisse romande, et, enfin, du président actuel de la compagnie, M. Henri Charrier, qui en est le rénovateur.

En effet, depuis quelques années, notamment depuis la guerre, l'académie de Dijon sommeillait un peu ; M. Henri Charrier lui a rendu son prestige, a fait restaurer la salle de ses délibérations, est entré en relation avec l'Académie française. Il souhaiterait, surtout, que les académies de province eussent des contacts plus directs et plus fréquents avec l'Académie du pont des Arts.

P.-E. C.

ERSATZ AGRICOLE

Les fermiers nourriront-ils le bétail avec des déchets de bois ? La chose est dès maintenant possible grâce à un nouveau procédé permettant de tirer de 500 à 800 litres de mélasses d'une tonne de déchets de bois.

Le prix de l'*aliment* ainsi obtenu est particulièrement avantageux. Il peut être incorporé à la nourriture ordinaire du bétail dans une proportion de 20 à 30 %. — C. T.

NOUVELLES RELIGIEUSES

Castres, la vieille ville méridionale sur les bords de l'Agout, a été choisie cette année pour recevoir le congrès eucharistique du diocèse d'Albi, qui sera une très grande manifestation à laquelle participeront des milliers de pèlerins. Douking, le célèbre artiste, dirigera la mise en scène du *Mystère de la messe*, d'Henri Ghéon.

Représentant l'archevêque de Paris, S. Exc. Mgr Leclerc, évêque auxiliaire de Paris, a procédé à la bénédiction de la « Maison des travailleurs chrétiens » en présence de MM. Robert Buron, secrétaire d'Etat aux Affaires économiques, Robert Prigent, secrétaire d'Etat à la présidence du Conseil, et de nombreuses personnalités.

Mgr Cabiro, vicaire général, représentant Mgr Richaud, archevêque de Bordeaux, a béni solennellement en présence de M. G. Valay, ministre de l'Agriculture, le monument élevé au Puch à la mémoire des quatre-vingt-deux victimes du grand incendie des Landes de l'an dernier qui succombèrent alors qu'elles combattaient le feu.

S. Exc. Mgr Leynaud, archevêque d'Alger, a été élu membre de l'Académie des sciences coloniales. Le prélat se trouvait aux côtés de S. Exc. Mgr Roncalli pour écouter les mots de bienvenue que lui adresse le président de l'académie, M. Cotte.

Mgr Rousseau, évêque titulaire de Mende, vient d'être nommé évêque de Laval. Né à Saint-Sulpice, diocèse de Blois, le 11 janvier 1893, Mgr Rousseau succède à Mgr Richaud, récemment transféré sur le siège archiépiscopal de Bordeaux.

Le synode général de l'Eglise évangélique luthérienne de France s'est réuni à Paris. Il a décidé de créer l'Alliance nationale des Eglises luthériennes françaises, qui réunit en une fédération l'Eglise de la confession d'Augsbourg, d'Alsace et de Lorraine et l'Eglise évangélique luthérienne de France.

Le premier président de l'alliance a été élu en la personne de M. Hoepffner, président du directoire de l'Eglise d'Alsace-Lorraine ; et le vice-président, en la personne de M. Meyer, inspecteur ecclésiastique à Paris.

Le synode a, d'autre part, repoussé l'éligibilité des femmes au consistoire et aux synodes et adressé aux communautés luthériennes d'Amérique un message de gratitude pour l'aide apportée aux Eglises d'Europe.

E. M.

NOUS AVONS LU POUR VOUS

Maurice Vaussard : *Histoire de l'Italie contemporaine* (Hachette).

Spécialiste des questions italiennes, M. Maurice Vaussard a tracé dans cet ouvrage un tableau de la période qui s'inscrit entre 1870 et 1946. De cette période il a d'ailleurs vécu sur place une bonne partie ; il en a connu les principaux acteurs et il a même été lié étroitement avec certains. Il ajoute donc à une documentation abondante l'autorité du témoignage personnel. Partant du *Risorgimento*, dont il rappelle les traits essentiels, il apporte sur les différents aspects de l'Italie contemporaine des vues extrêmement intéressantes et établit aussi des rapprochements tout à fait suggestifs avec notre propre histoire. S'il n'hésite pas à affirmer avec vigueur, le cas échéant, ses propres idées, M. Vaussard n'en conserve pas moins dans ses jugements la sérénité qui convient à un véritable historien. Quand il s'agit d'événements si proches et qui ont excité à un si haut point les passions, ce n'est pas, à coup sûr, un mince mérite.

Jean Hureau : *Corse* (Ed. J. Susse).

Ce livre est un guide conçu selon cette formule : offrir au touriste une sélection des sites et des curiosités qu'il est possible de voir dans une région donnée en tenant compte des limites de temps des vacances annuelles. Cette sélection varie naturellement selon la durée de ces vacances (quinze jours à un mois) et selon le mode de locomotion (randonnée pédestre, cyclo-tourisme, auto, canoe). Ce guide est dû à M. Jean Hureau, dont les lecteurs de *France-Illustration* ont apprécié les articles sur la Corse. Il fournit toutes les indications désirables sur la préparation et l'accomplissement d'un voyage dans l'île parfumée. Il en trace d'abord un panorama en quelques pages, puis propose une série d'itinéraires au cours desquels sont traités avec précision les différents points de géographie physique et économique et d'histoire locale qu'il importe au touriste de connaître, sans omettre les renseignements pratiques. Selon l'expression du comte Peraldi, président des syndicats d'initiative de Corse, qui l'a préfacé, il est possible, grâce à lui, de partir à la découverte.

Le Chemin des sources, de Roger-Paul Vial (Albin Michel), nous conduit dans les montagnes du Dauphiné : dans un village perdu, parmi les paysages qu'il aime, un adolescent seul dans la vie, sans famille, sans appui... et c'est la rencontre fascinante avec l'amour, mais l'aventure se dénouera par un échec et le pauvre amour est brisé dans son premier élan. L'auteur se montre anxieux d'atteindre à travers ce drame les sources vives de l'âme.

Le roman de Célia Bertin, *les Saisons du mélèze* (Corrêa), se déroule entre deux « climats » :

D'une part, la vallée des lacs de la haute Engadine, entre Saint-Moritz et Sils-Maria, avec son air très pur, sa beauté naturelle presque absolue, son atmosphère transparente. C'est dans ce cadre que naît l'amour de Marguerite, l'héroïne de Célia Bertin.

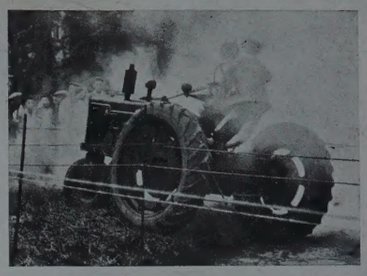
D'autre part, il y a Paris, avec ses aspects les plus décevants, ses quartiers médiocres, ses maisons douteuses. C'est là que Marguerite échoue et songe à faire disparaître l'enfant qui va naître de son grand amour. Mais cet amour l'emporte pour finir : l'enfant vivra, et il héritera en naissant du souvenir des « saisons du mélèze », dans la haute vallée divinement pure.

LA DISTRIBUTION DES PRODUITS ALIMENTAIRES

M. Marcellin, secrétaire d'Etat, a présidé, à la Maison de la chimie, l'ouverture d'un congrès international, accompagné d'une exposition, qui a pour objet d'étudier les méthodes de distribution commerciale afin d'obtenir que les consommateurs soient mieux servis et à meilleur marché. Ce congrès, qui a pour président M. Toulouse et pour président d'honneur M. Lacour-Gayet, membre de l'Institut, s'inspire des principes soutenus en Amérique par M. Zimmermann et qui ont déjà abouti, outre-Atlantique, aux magasins sans vendeurs (libre service).

GALERIE

GALERIE Vve Ed. GUÉRIN
17, rue de la Paix - OPÉ. 55-47
PEINTURE et SCULPTURE
exposition organisée en souvenir de
EDMOND GUÉRIN
jusqu'au 15 juillet



CENTAURES MOTORISÉS

La Confédération générale des planteurs de betteraves a tenu à Compiègne son congrès annuel. Au cours des délibérations elle a décidé la création d'un institut de l'alcool, qui procédera à des recherches et à des expériences sur l'utilisation de l'alcool dans les industries chimiques et la carburation. La phase la plus curieuse de cette manifestation fut sans nul doute la course que disputèrent un groupe de tracteurs agricoles.

LES HÉROS DE MONTLUZIN

Le 18 juin dernier, en présence de M. Edouard Herriot, a été inauguré à Montluzin (Rhône) un monument commémoratif des combats dont cette localité fut le théâtre en juin 1940, et dont le centre fut le couvent de Montluzin. Une poignée d'hommes, les uns appartenant au 25e tirailleurs sénégalais, les autres, artilleurs de la D. C. A., ayant résisté héroïquement aux attaques des blindés de la Wehrmacht, d'affreuses représailles furent exercées et de nombreux prisonniers fusillés.

Le sacrifice de ces vaillants soldats est rappelé par la stèle que nous reproduisons.

A L'ÉCOLE BERLITZ

Dans la récente promotion des médailles d'honneur du Travail le personnel de l'école Berlitz de Paris figurait de façon particulièrement brillante. Au cours d'une cordiale réunion à l'école, plusieurs collaborateurs ont reçu cette distinction en récompense de leurs longs services : l'un d'eux est attaché depuis soixante ans à la maison ; cinq y comptent cinquante ans de présence ; cinq autres, quarante ans, et quatre enfin y sont depuis trente ans. Enfin, à l'intention de ses professeurs étrangers justifiant de longs états de service, la Société internationale des écoles Berlitz, présidée par Mlle Delpeux, a créé une « médaille Berlitz » qui a été remise à soixante-cinq d'entre eux.

PANORAMA RADIOPHONIQUE

L'idée d'utiliser « l'eau, source de musique », à des fins radiophoniques est excellente ; d'innombrables artistes ont en effet puisé leur inspiration dans le flot qui coule ou dans l'étang immobile et surent en saisir les « Reflets », comme Claude Debussy. Ravel poétisa « Ondine », Szymanowski chanta la beauté d'Aréthuse, cette nymphe de Diane qui fut transformée en fontaine pour conserver sa pureté. Toutes ces œuvres offrent le triple attrait de l'esthétique la plus raffinée, jointe à une attachante poésie et à l'élégance d'une écriture sans défauts. De plus, en cette saison, une sensation rafraîchissante naît à l'audition des notes qui tombent comme des gouttelettes. Autrefois Daniel Hermann, qui fut un violoniste de talent, classait, comme Jacques Thibaud le fait aujourd'hui, les partitions en deux catégories : morceaux d'hiver, réclamant un grand déploiement de force et de virtuosité ; pages d'été, de caractère contemplatif.

Les partitions descriptives prennent décidément le pas en ce moment sur les pages classiques. Elles sont souvent moins fatigantes à suivre dans leur développement sur les ondes. Le quintette Jamet a donné ainsi une excellente audition de : « Variations, Interlude et Tarentelle sur un thème corse. » Il fut recueilli sur place par l'auteur, Suzanne Demarquez, qui l'entendit dans la montagne, chanté par un berger, avec une expression aiguë, lancinante. Afin de lui conserver sa forte saveur locale, elle sut l'entourer des sonorités les plus propres à le mettre en valeur : deux notes de la flûte et de la harpe, phrases expressives du violon qui frémit « comme un cœur qu'on afflige », selon Baudelaire, accents émouvants de l'alto et du violoncelle. Les variations plaisent par leur diversité, l'interlude s'impose grâce à sa richesse harmonique, et l'attrayante tarentelle apporte une heureuse conclusion à cette œuvre de haute qualité.

W.-L. LANDOWSKI.

LIVRE D'ART

Marcel Zahar : *le Désordre dans l'art contemporain* (Editions de la Vie réelle).

Voilà un petit livre fort percutant. Son auteur prend position de la façon la plus nette contre les esthéticiens et les critiques qui sont les thuriféraires habituels de l'art abstrait et des peintres qui déforment volontairement la réalité. Il cherche les causes de l'indéniable malaise qui règne dans l'art contemporain et analyse les conditions qui ont contribué à instaurer une esthétique artificielle réputée « moderne ».

Ainsi dénonce-t-il les raisons qui poussent l'artiste à interpréter son modèle de façon si abusive qu'il aboutit à créer des monstres épars dans un univers chaotique. Le peintre ne veut ressembler à rien et surtout ne ressembler à personne. Il vit dans la constante recherche de l'originalité et de la singularité, ce qui l'amène à des images énigmatiques souvent dépourvues de beauté. Pour commenter ces signes obscurs, inintelligibles au public, la critique a inventé une sorte de jargon quasi scientifique, « lequel embrouille encore l'entendement ».

En ces quelques pages fort bien écrites, Marcel Zahar aura eu le singulier mérite d'exprimer des opinions fort répandues, mais que l'on n'ose publier par crainte de passer pour un attardé, de ne pas être « moderne ». Il ne nous paraît pas cependant avoir montré sous un jour tout à fait juste l'attitude de ceux qu'il appelle les « novateurs » devant les problèmes de l'art contemporain. Ainsi, ses démonstrations perdent parfois en pertinence ce qu'elles gagnent en brio et en causticité. Mais il a su, en face de prétentieux doctrinaires, faire valoir les droits de cette sensibilité du goût et de l'esprit qui était jusqu'ici la vertu majeure de celui qui jugeait l'œuvre d'art. — B. C.

CE QUE VOUS NE SOUPÇONNEZ PAS

Vous escomptez à l'avance les joies que vous tirerez d'un FOCA en vacances, en excursion, en famille. Et bien plus encore depuis que vous savez qu'avec FOCA vous réussirez magnifiquement les photographies en couleurs.

Savez-vous qu'il vous rendra aussi des services essentiels dans votre vie professionnelle ?

La précision du FOCA en fait l'auxiliaire précieux de l'architecte, de l'ingénieur, du technicien pour la reproduction de documents, la micro-photographie et toute une gamme de travaux scientifiques.

FOCA, l'appareil français de haute précision, est le compagnon de vos loisirs ; c'est en même temps un auxiliaire indispensable dans votre travail.

AVIS FINANCIER

SOCIÉTÉ DES USINES CHIMIQUES RHONE-POULENC

La Société porte son capital de frs 2.105.000.000 à frs 3.157.500.000 par l'émission, à frs 300, de 4.210.000 actions nouvelles de frs 250 nominal, portant jouissance du 1er janvier 1950.

Les anciens actionnaires peuvent souscrire à titre irréductible une action nouvelle pour deux anciennes, ainsi qu'à titre réductible.

Les souscriptions et versements sont reçus sans frais du 12 juin jusqu'au 13 juillet 1950 à la Société Générale, au Crédit Commercial de France, à la Banque Nationale pour le Commerce et l'Industrie et à la Banque de Paris et des Pays-Bas.

(B. A. L. O. du 5 juin 1950.)

HÔTELS et VILLÉGIATURES

CÔTE D'AZUR

Gd HOT. du CAP-FERRAT « Le Paradis de la Riviera » (entre Nice et Monte-Carlo) - Tél. 250-20 Toutes les joies sportives de l'été.

SUISSE

GRAND HOTEL DU PARC, Villars-sur-Ollon, 1.300m Hôtel moderne de tout premier ordre. Prix de pension à partir de fr. français 2.800, taxes et service compris.

HOTEL EIGER WENGEN (Suisse). Situation centrale et tranquille. Cuisine renommée. Sept jours tout compris, depuis fr. s. 112.

En Suisse française votre séjour à
CHATEAU-D'OEX
Hôtels de Fr. : 12 à 22 tout compris. Piscine - Tennis - Excursions. Renseignements aux Offices du tourisme.

CRANS sur Sierre, Suisse
Toujours en vogue. Golf 18 trous. Nouveau téléférique. Deux routes pour autos.

ZERMATT SUISSE 1.620 m. " à une nuit de Paris "

LES HOTELS SEILER à Zermatt, symbole de qualité : **Mont Cervin, Victoria, Mont-Rose, Riffelalp, Lac Noir.** Echange de repas. Renseignements par la Direction générale des Hôtels Seiler à Zermatt. Tél. 77 304.

Les Hôtels ZERMATTERHOF, GORNERGRAT KULM et RIFFELBERG : Echange de repas et de chambres. Prospectus.

SCHWEIZERHOF - NATIONAL - BELLEVUE Maisons de vieille réputation. Tout confort. Cuisine et vins de qualité. 7 jours tout compris, dès Fr. s. 137. Dir. Dr. W. Zimmermann.

HOTEL PERREN. Face au Cervin. Moderne, ensoleillé. Cuisine excellente. Forfait à partir de Fr. s. 115 par semaine. Prospectus par A. Schmutz, propr.

HOTELS BREITHORN et du GORNERGRAT, Zermatt. Arrangements forfaitaires pour 7 jours : fr. 400 et 405. Près des chemins de fer de Viège et du Gornergrat. Hôtels recommandés.

HOTEL ALPINA ZERMATT. Hôtel-chalet confortable, aussi réputé que le Tea-Room Alpina. Forfait à partir de francs suisses : 105 par sem.

VOYAGES
en AUTOCAR de LUXE
DÉPARTS TOUS LES DIMANCHES

EUROPE CENTRALE
7 jours : 19.500

ITALIE
18 jours : 75.900

ESPAGNE
18 jours : 63.700

TOUS FRAIS COMPRIS
DE PARIS A PARIS

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE CONTENANT 50 AUTRES CIRCUITS ENVOI GRATUIT

Cie FRANÇAISE DE TOURISME
14, boulevard de la Madeleine
PARIS (8e) OPÉ. 97-93

Grand Prix 1950 au Concours International des Autocars

LA SUISSE VOUS INVITE

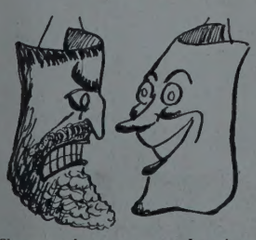
St. Moritz KULM HOTEL
Maison de 1er rang pour vacances idéales. Sports - Délassement - Cures de bains. Golf et tennis privés.

KLOSTERS SPORTHOTEL SILVRETTA
GRISONS 1.250 m.
Tennis — Piscine chauffée — Situation Premier ordre, 200 lits — Tout confort Situation unique — Excursions merveilleuses — **Pension à partir de Fr. 19**

LENZERHEIDE 1.500 m. d'altitude, sur la belle route du Julier, entre Coire et St-Moritz.
HOTEL SCHWEIZERHOF
180 lits. *Maison moderne de 1er rang.* Tout confort, parc, tennis, orchestre, dancing, bar, garage. *Séjour préféré des familles et des sportifs. Saison : juin-septembre.* Pension depuis Fr. s. 17.50 ; forfait semaine : Fr. s. 145. Dr. G. Decurtins-Brenn, propriétaire.

CELERINA près SAINT-MORITZ **HOTEL CRESTA KULM**
ENGADINE
Maison de famille d'ancienne réputation. Superbe situation. 70 lits. Tout confort.
GOLF - TENNIS
Prix de pension à partir de **Fr. 15,50**
IVA-ZURICH

LES NOUVEAUX TRAGÉDIENS OU A QUOI RÊVENT LES JOYEUX DRILLES, par CAMI.



Changeant de genre, un grand comique
Des plus réputés de « l'écran »
Va « tourner » un film dramatique,
En croyant se hausser d'un cran !
Quel des deux genres est plus facile ?...
Molière, nous départageant,
A dit : « Rien n'est plus difficile,
Qu'amuser les honnêtes gens ! »

Pour les pleurs, voici la recette :
Mêlez ensemble un testament,
Une orpheline, une cassette,
Un traître, pour l'enlèvement,
Un vieil aveugle et son caniche,
Ajoutez un enfant perdu,
Servez chaud, le public pleurniche.
Créer le rire est plus ardu !

Partout, l'acteur tragique abonde,
Faisant pleurer, comme il se doit.
Mais les comiques, dans le monde,
On peut les compter sur les doigts !
Aujourd'hui, chacun d'eux veut être
Du tragédien le rival,
Et bientôt l'on verra peut-être
Fernandel dans Armand Duval !

Verra-t-on, méprisant le rire,
Bourvil incarner Roméo ?...
Suzy Delair jouer Elvire,
Et François Périer, Othelo ?
Puis, verrons-nous, suivant leur trace,
Chevalier rugir Hernani,
Et les Horace et Curiace
Joués par les Fratellini ?...

Enfin, cet immortel artiste,
Ayant de Pierrot la pâleur,
Chaplin, veut jouer un clown triste,
Qui nous fera verser des pleurs !
Non ! pas de tristesse importune,
Et jusqu'à ton dernier adieu
Fais-nous rire, au clair de la lune,
Mon ami Charlot, pour l'amour de Dieu !

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie de Bobigny). Dépôt légal 3e trimestre 1950. N° 116. — Printed in France.

Vous aussi, prenez une carte "*demi-tarif*"

21-50

Faites votre compte

Si vous faites plusieurs voyages sur la même ligne, la carte demi-tarif de trois mois ou d'un an vous fera faire des économies.

Vous Madame, qui vous déplacez pour aller voir votre famille plusieurs fois dans l'année,

Vous Monsieur, qui allez souvent à la campagne pour chasser, pêcher ou vous occuper de votre maison,

Vous Madame, qui vous rendez de temps en temps, dans une grande ville pour voir " ce qui se fait ",

Vous Monsieur, qui allez régulièrement surveiller un chantier ou voir des clients...

Renseignez-vous !

★ *Cette carte valable 3 mois ou 1 an n'intéresse pas seulement les personnes qui se déplacent souvent*

POUR FAIRE DES ÉCONOMIES
IL SUFFIT DE FAIRE, PAR EXEMPLE

	sur un parcours de	avec une carte de 3 mois	avec une carte de 1 an
5 aller et retour 7 aller et retour	130 km 250 km	et seulement	
2 aller et retour 3 aller et retour		600 km 900 km	

★ *Cette carte intéresse aussi les personnes qui ne font pas toujours le même voyage.*

SOCIÉTÉ NATIONALE DES SNCF CHEMINS DE FER FRANÇAIS